

# Le Samedi

VOL. VIII. No 6  
MONTREAL, 11 JUILLET 1896

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DE 24 PAGES

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

*EN VILLÉGIATURE*



AU BORD DE L'ÉTANG.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: AUGUSTE MARION

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centims

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 11 JUILLET 1896

## DEVINETTE



Quelle grande cigogne il y a là; si les enfants la voyaient ils s'enfuiraient.

## Pensées Philosophiques

Le politicien qui sait refuser à temps, est un sage.

x

Les jeunes filles espagnoles, ce sont des *espanolettes*.

x

Ne jugeons jamais mal personne, car souvent ont l'est soi-même.

x

Ne comptons jamais sur le cœur d'un ami, souvent il n'est pas sincère.

x

Combien de personnes ne savent pas reconnaître le cœur et les services d'un ami.

x

Ne soyez jamais trop certain de l'avenir, le plus souvent ont est tristement trompé.

x

Les larmes sont souvent le soulagement du cœur, elles donnent parfois le repos de l'âme.

x

Celui qui compte sur ses amis a bien tort, car son meilleur ami devient parfois son ennemi le plus redoutable.

x

La parole d'un ami est souvent comme une girouette, elle tourne et retourne sans savoir où elle se dirige.

x

Lorsque la tristesse s'empare de votre cœur, n'ayez pas peur de pleurer, cela vous aidera à soulager vos peines.

x

Lorsque quelqu'un vous montre de l'indifférence, ne soyez plus son ami, quand bien même il vous en donnerait l'avantage.

x

Avant d'ouvrir votre cœur à celui qui devient votre ami, étudiez-le avant de lui confier vos secrets, car souvent il vous trahira.

x

La curiosité est le défaut des enfants et des sots; des enfants parce qu'ils ne savent rien; des sots, parce qu'ils s'occupent des sottises des autres.

LILI TITHOMME.

## DÉJEUNER DE FIANÇAILLES

Une réception des plus charmantes et d'un genre tout-à-fait nouveau vient d'être donnée, à Londres, par une dame de la plus haute aristocratie et du meilleur ton à l'occasion des fiançailles de sa fille. Cette réception était tout simplement un déjeuner de famille à quelques rares invités.

Les invités, parmi lesquels se trouvaient les filles et garçons d'honneur, et les futurs époux étaient au nombre de douze et occupaient quatre tables expressément construites pour l'occasion.

La table des futurs mariés était en forme de cœur; la seconde représentait un fer à cheval; la troisième un diamant, et la quatrième une feuille de trèfle.

La première table était garnie en satin blanc, bordé de ruban aussi en satin blanc, retombant en boucle sur le côté.

Chacune des chaises portait un espèce de harnais figuratif en ruban; en arrière des chaises on avait confectionné un nœud ou boucle soutenant une grappe de boutons de roses blanches attachée en haut par un ruban à un cupidon de Sèvres qui trônait au-dessus d'un grand bouquet de roses blanches, placées au centre sur un plat en forme de cœur.

Les autres tables étaient garnies en violet, rose, et fleurs d'orange, rubans et autres décorations, selon la circonstance.

Le coup d'œil était vraiment féérique et ne perdait rien par la nouveauté.

Nul doute que ces déjeuners de fiançailles vont faire fureur avant longtemps.

## OH! LES PARAPLUIES

*Arthur.* — Je suis entré dans deux buvettes, hier soir, et j'ai oublié mon parapluie dans la deuxième.

*Joseph.* — Je m'étonne que tu ne l'aies pas oublié dans la première.

*Arthur.* — Mais c'est précisément là que je l'avais pris.

## ENTENDU RÉCEMMENT

Deux beaux ivrognes, à la trogne vermeille, assistent au repêchage d'un noyé qui a longtemps séjourné dans la Seine:

— Tu vois, mon vieux, dit un des ivrognes à son copain, ce que c'est que de boire de l'eau.

## LA BANQUE VILLE-MARIE

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le rapport annuel de la Banque Ville-Marie, publié dans la vingtième page du numéro de cette semaine. La prospérité de nos institutions financières est le baromètre le plus certain de la prospérité générale. A ce titre la situation de la Banque Ville-Marie est de nature à nous réjouir; mais nous nous en réjouissons encore plus en pensant que cette institution particulière, par ses actionnaires autant que par son nom, est une banque éminemment canadienne, éminemment française. Toutes nos félicitations à ses habiles directeurs.

## UN VIEUX TRUC DE JEUNE GAMIN



*Le gros monsieur.* — Pourquoi pleures-tu comme ça, mon bonhomme?

*Le gamin.* — C'est que les monsieurs ont coutume de me donner un sou pour me consoler.

## CHRONIQUE DE LA MODE

Paris, juin 1896.

Eh ! non certainement, madame, vous n'êtes pas obligée de vous poser sur la tête cette petite machine pointue, façonnée avec vos cheveux, et que l'on est convenu d'appeler le chignon à la mode. S'il vous va bien, ce qui arrive à peu de femmes, je l'avoue, c'est-à-dire si vous êtes très



Deux coquets chapeaux de paille garnis de fleurs et de rubans, d'après un dessin de Mme L. A. Houde, jr., modiste, 1588 rue Ste-Catherine.

jeune, très fraîche et très jolie, ne balancez pas à vous en parer. Dans le cas contraire... vous savez ce que je veux dire ! Dans le cas contraire, arrangez vos cheveux un peu autrement. Ne les mettez pas autant sur le sommet de la tête, et élargissez ce chignon, en le retenant soit avec des épingles élégantes, soit avec un peigne étroit, autour duquel vous pourrez l'arranger.

Il est mille moyens, et je vous conseille toujours de les employer, de rester à la mode tout en ne se faisant pas assez son esclave pour prendre ou porter tout ce qu'elle décrète, sans s'occuper si l'on en est ou non avantagée.

Et cela, vous savez que je vous le dis pour tout et pour toutes les circonstances.

Pour les chapeaux surtout avec lesquels il n'est plus question d'employer le mot *simplicité*, car jamais on ne les a tant ornés qu'en ce moment.

C'est-à-dire qu'il n'y a plus de chapeaux, il n'y a plus que des garnitures, et les garnitures sont toutes en fleurs, en tulle et en oiseaux.

Ce sont des parterres au milieu desquels on donne l'échappée aux volières !

Et encore, si l'on ne conservait que de gentils habitants des airs dans ces volières !

Mais non, il semble que, plus ils sont énormes, volumineux, et plus ils ont le droit d'être choisis. Cependant les toques, qui sont le plus acceptées pour les toilettes que l'on porte toujours, ne peuvent supporter les grands oiseaux et les parterres demandant grande place, et on se borne à les orner, mais toujours en large, avec des ailes et des coques de ruban, qui les rendent encore assez volumineuses. Après elles, viennent, comme plus habillés, les chapeaux forme Louis XVI ou petit marquis, à forme un peu plus haute, et crânement relevés sur les deux côtés, ce qui est fort joli lorsque l'on sait bien les porter. La forme Louis XVI est l'une de celles, avec le chapeau rond, qui permettent le plus d'ornements de toutes sortes dont, Dieu merci, on use et on abuse.

Une bonne nouvelle est celle du retour de l'oiseau de paradis que, sans savoir pourquoi, on avait abandonné, seulement pour amener du changement. Il devait nécessairement revenir avec les ornements droits, auxquels il prête une aide merveilleuse. Indépendamment de la paille, qui forme la base la plus considérable des chapeaux d'été, nous en voyons énormément en passementerie ; mais surtout en tulle, en gros tulle, noir ou blanc, faisant en même temps le fond et l'ornementation, car son froufrou, posé et arrangé de toutes les façons, est indéfinissable et inexplicable, et n'est qu'une affaire de goût de la confectionneuse.

Vous avez maintenant la note ; garnissez donc vos chapeaux outre

mesure, et vous serez complètement à la mode. Tâchez surtout avec cela qu'ils soient jolis.

La chose qui, en ce moment, semble prendre le plus d'emplacement dans les corsages est sans contredit la ceinture, qui tend, au moins pour les corsages décolletés, à devenir corsage elle-même. C'est vous parler des ceintures drapées, faisant le tour de la taille, devant et dans le dos, et donnant souvent une réelle élégance aux plus simples toilettes.

C'est ce qui arrive surtout aux toilettes blanches et noires, toujours un peu sérieuses, que l'on relève admirablement avec une haute ceinture drapée couleur cerise, bleue, violette ou émeraude. Du reste, avec tous les costumes, les ceintures, destinées à parer, doivent toujours être assez apparentes pour obtenir l'effet désiré.

Je voudrais bien, comme toutes les chroniques mondaines doivent désirer le faire, pouvoir vous parler des toilettes parues au couronnement du tsar de Russie ; mais comment pouvoir le faire, même malgré les renseignements assez précis que j'ai reçus à cet égard ? Il n'y a que les mots : étonnements, éblouissements, qui se pourront employer si l'on veut parler de ces toilettes. Sans parler des costumes tout brodés d'or et d'argent, mais qui étaient à moitié cachés par les manteaux de cour, il reste la description de ces manteaux, de près de douze pieds de longueur, lorsqu'ils ne les dépassent pas. Attachés sur les épaules, ils traînent majestueusement sur les tapis, laissant sur leurs traces un étincellement de diamants et de perles, dont nulle description, si enthousiaste soit-elle, ne saurait vous dire le ruissellement et l'éblouissement. Je ne sais si les couturiers ou couturières auxquels sont dus les arrangements de toutes ces splendeurs sont français ou russes ; mais ce que je comprends fort bien, c'est qu'ils n'ont pas dû avoir d'énormes frais d'imagination à déployer devant tant de splendeurs, puisqu'il s'agissait de prendre tout simplement les plus belles et les plus riches étoffes du monde, et de les couvrir, à flots pressés, de la plus grande quantité possible de diamants, d'émeraudes, de turquoises et de rubis, devant étinceler comme des soleils sur toutes les grandes dames, aux aristocratiques allures, sachant et voulant faire valoir leur personne et leur toilette.

Fermez donc un instant les yeux, et évoquez la présence de tous ces soleils, et vous vous figurerez les avoir vus.

Et, comme nous ne pouvons chercher à les imiter, n'y pensons pas



Toilette de ville, d'après un dessin de Mme L. A. Houde, jr., modiste, 1588 rue Ste-Catherine.

trop, de façon à n'être pas tentées de jeter un regard de regret sur la toilette modeste qui doit être l'apanage de la plupart des femmes, et avec laquelle il lui sera permis d'être la mère de famille honnête et bénie, ou la sœur aînée utile et aimée des frères et des sœurs, jusqu'à ce qu'elle devienne la mère sur laquelle on s'appuie.

BLANCHE VALMONT.

Le **BAUME RHUMAL** est le Roi des Guérisseurs

LE CHIEN EST L'AMI DE L'HOMME, MAIS L'HOMME N'EST PAS NÉCESSAIRE-  
MENT L'AMI DU CHIEN



I

Un gentleman se rendait un jour à son bureau, lorsqu'il tomba dans l'œil d'un de ces nombreux chiens errants qui vagabondent à loisir par les rues de Montréal.



II

—Sale bête ! s'exclama-t-il en apercevant le chien. Va-t-elle me suivre comme ça bien longtemps ? Hatons le pas, dit-il, pour la distancer.



III

—Ça, mon chien ! répondit-il à un ami qui l'interpella à son sujet ; jamais de la vie. Marche-tu chien poilu ! s'écria-t-il en brandissant sa canne.

## Cueillette des Journaux Français

(Faite spécialement pour les lecteurs du SAMEDI)

### MÉTIER DE FAMILLE

Autrefois, les métiers étaient héréditaires, et plus d'un esprit sage tient encore que cette coutume était la bonne, entre autres ce ramasseur de bouts de cigares qui vient de mourir en laissant à son neveu quatorze mille francs et une propriété à Bois Colombes, à la condition que le susdit neveu continuera la profession de son oncle.

—Que diront les tribunaux — s'ils sont appelés à se prononcer sur le cas — de cette condition vraiment draconienne ?

\*\*

### Messe de mariage.

Les deux jeunes époux sont agenouillés. Tout à coup, sur une réflexion chuchotée par le fiancé, la fiancée part d'un petit éclat de rire, vite étouffé.

Cependant le bon vieux prêtre s'est retourné et très doucement :

—Ne riez pas, mes enfants !... Ce que vous êtes en train de faire n'est déjà pas si drôle !

\*\*

Les singularités de notre langue :  
A la boulangerie.

—Donnez-moi un petit pain bien frais.

—En voici un qui est tout chaud.

\*\*

Chaque membre du corps social a

un ami qui lui est particulier : les débardeurs ont la mi-carême ; les marins, l'amirauté ; les épiciers, l'amidon ; les boulangers, la mie de pain ; et le boulevard des Italiens, la Michodière.

\*\*

### UNE SINGULIÈRE BOSSE

Romans, 30 mai : On a découvert, hier matin, au hameau de l'Écancière, commune d'Émeux, le cadavre d'un aveugle, Claude Giraud, âgé de soixante-douze ans. Ce vieillard parcourait habituellement la campagne en mendiant et guidé par un petit chien qu'il retenait à l'aide d'une corde attachée à son poignet, et qu'on a retrouvé auprès de lui. On suppose qu'il a succombé à une congestion cérébrale occasionnée par le froid. En le déshabillant pour procéder aux constatations, on s'est aperçu qu'il portait entre sa chemise et son gilet, dans le dos, deux sacs renfermant, l'un 40 fr. en pièces de 2 fr., 1 fr. et 50 centimes en argent, l'autre, 1,455 fr. en pièces d'or de 20, 10 et 5 fr. Cette petite fortune formait une bosse très apparente qu'on croyait naturelle.

\*\*

Le jeune Machin a disparu de son cercle après avoir dissipé, en quelques soirées de baccara, la petite fortune dont il avait hérité.

On parlait de lui et chacun prononçait une courte oraison funèbre.

—En somme, dit quelqu'un, il n'y a pas à le regretter, c'était un garçon qui ne tirait pas à conséquence.

—Non, riposta un autre, il tirait surtout à cinq.

\*\*

Lui.—Dis donc, veux-tu que je t'offre une glace ?

Elle.—Oui, mais pas à la vanille.

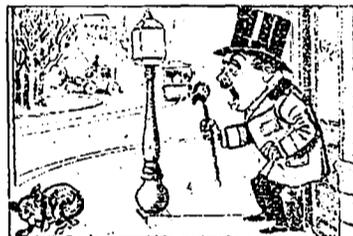
Lui.—A quoi la veux-tu ?

Elle.—Si cela ne te fait rien, je l'aimerais mieux à l'armoire.



IV

—Tiens, se dit-il, je n'ai pas la moindre envie de boire, mais je vais entrer au restaurant, rien que pour me débarrasser de cette sale bête.



V

—Encore toi ! s'écria-t-il en apercevant le chien qui l'attendait à la porte du restaurant ; je m'en vais t'écartier en prenant le tramway.



VI

Il n'était pas plutôt entré dans le char qu'il entendit le conducteur qui lui disait : "Votre chien ne peut pas rester ici, monsieur."

Un cordonnier, qui avait la funeste habitude de boire, s'en va chercher fortune en Amérique. Arrivé au Havre, il télégraphie à sa femme :

—M'embarque ce soir sur navire de 500 tonneaux.

Réponse de la femme !

—Si la traversée est longue, ça ne te suffira pas.

Dans le métier d'armurier, ce qui est le plus désagréable à fabriquer, ce sont les sabres, parce qu'on est obligé de monter la garde.

Au Palais de justice, M. B\*\*\*

passse pour un avocat très savant sur le droit, mais toujours impoli.

Un confrère a dit à ce sujet, l'autre soir :

—Notre cher B\*\*\* est très fort sur le Code civil, mais très faible sur la civilité.

Le Dépit amoureux du grand Poquelin en dix vers carrés :

—Eloignez-vous, monsieur. — J'obéis, inhumaine.  
—Ne me revoyez plus. — Ne pensez plus à moi,  
—Vous m'êtes odieux. — Je vous quitte sans peine.  
—Je vous hais à la mort. — Moi, je brise ma chaîne.  
—Je suis libre et content. — Fuyez, homme sans foi.  
—Je ne vous aimais point. — Je feignais la tendresse.  
—Vous me faites horreur, ensemble terminons.  
—Pour toujours ? — Pour toujours. — S'il est ainsi, traitresse,  
Scellons par un baiser ce que nous nous jurons.  
Très volontiers, monsieur. — Oh ! nous nous adorons.

Vieux jeu, si vous voulez, mais vieux jeu éternellement jeune.

—Qu'elle est heureuse, cette madame D..., non seulement son mari a un cœur d'or, mais il a encore un nez en argent.



VII

—J'en suis enfin débarrassé, pensa le gentleman ; mais qu'elle ne fut pas son étonnement en mettant pied à terre, deux milles plus loin, de voir que le chien l'avait suivi tout du long.



VIII

—Attends un peu ! dit-il ; tu vas me payer ça, sale bête que tu es. Et vli ! vlan ! à coup de brique, à coup de canne sur le chien errant qui s'enfuyait en hurlant.



IX

Le gentleman en question fut arrêté séance tenante pour cruauté envers les animaux, et le chien errant, pas ran-cunier du tout, continua de le suivre, jusqu'au poste de police.

Une couple de définitions :  
Taciturne. — Se dit du propriétaire d'une demi-douzaine de maisons.  
Revenant bon. Spectre bienfaisant.

\*\*

### DIALOGUE DE COULISSE

—Quel rôle me donneriez-vous dans la prochaine pièce ?

—Vous serez le père du personnage principal.

—Que fait-il ?

—Il meurt dix ans avant que le rideau se lève pour le premier tableau.

\*\*

### Entre chanteurs :

Le bariton. — Mon cher, ma voix est si étendue que l'on m'entend encore un quart d'heure après que j'ai chanté.

Le ténor. — Moi, mon cher, bien plus fort, on m'entend un quart d'heure avant que j'aie ouvert la bouche.

\*\*

—Hyperboles musicales.

Un critique allemand ayant dit que Paderewsky peut, quand il joue du piano, produire "un véritable tremblement de terre," le *Berliner Tagblatt* cite cette opinion b'zarre et ajoute cette anecdote :

Le peintre Hildebrandt racontait un jour qu'il avait entendu à San Francisco, un pianiste doué d'une telle vigueur que, lorsqu'il faisait vibrer son instrument, "le lait tournait dans les caves." Un musicien fort caustique lui répliqua : "Cela n'est rien. Quand je joue la célèbre *Tempête* de Henselt, le baromètre baisse... même avant que je commence."

\*\*

## OFFRE RAISONNABLE



Petit Jean. — Emilie, ne grandis plus, ma chère, attends que je sois aussi grand que toi et je t'épouserai.

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

70ème

## A NOS SOLDATS MORTS

Je prends ces fleurs, dont les corolles  
Ont encore des souffles vivants,  
Et sur l'aile des brises folles,  
Je les disperse aux quatre vents.

Dans l'ombre où, tombés avec joie,  
Vous frissonnez pâles et nus  
C'est à vous que je les envoie  
O soldats, ô morts inconnus !

O soldats morts pour la patrie !  
Qui déjà glacés et mourants,  
L'avez acclamée et chérie  
O mes frères, ô mes parents !

Où dormez-vous ? pour vous sourire,  
Où peut-on se mêler à genoux ?  
Héros qui voliez au martyre,  
Et qui l'avez souffert pour nous.

Foule par la guerre immolée  
Nous adorerons en tout temps,  
Cette terre partout mêlée  
A votre cendre, ô combattants !

Et quand la paix aux mains fleuries  
Aura, nourrice des chansons,  
Ravivé l'herbe des prairies  
Et les fleurettes des buissons,

Vos sœurs, vos mères, vos amantes,  
Viendront dans les champs embaumés,  
Parmi les campagnes charmantes,  
Chercher la place où vous dormez,

Pâles d'une espérance folle  
Et rêveuses, suivant des yeux  
Le ruisseau pourpré qui s'envole  
Avec un bruit mystérieux.

La colline où frémit le Tremble,  
Le nid d'où l'oiseau s'envola  
Et la place où le rosier tremble  
Se diront : c'est peut être là !

THÉODORE DE BANVILLE.

## Usages du Monde

LE BAL COSTUMÉ

Le bal costumé, où l'on trouve un mélange de toutes les époques et de tous les pays, véritable macédoine où le burlesque coudoie la poésie, ce bal, pour si amusant qu'il soit, ne diffère guère du bal ordinaire. Bien plus intéressante, à mon humble avis, la redoute où chacun dérobe ses traits sous le masque et où l'on peut, à l'aide du domino et de beaucoup d'esprit, *intriguer* tous les invités. — Cependant il faut bien se garder de blesser ou d'attrister les gens. Le masque ne dispense ni de la politesse, ni de la bienveillance, ni de la charité. Il serait même odieux d'abuser de la liberté de la fête et de l'inviolabilité du masque pour froisser et peiner les autres. Ce serait le fait d'un cœur lâche.

Ces réserves faites, on peut se permettre de petites révélations sans importance, des taquineries innocentes et des plaisanteries décentes ; il ne reste qu'à les assaisonner du sel de l'esprit.

La tradition autorise le tutoiement au bal masqué, cependant les gens d'un certain monde se reconnaissent, en ces fêtes, à ce détail qu'ils ne se tutoient pas plus sous le masque qu'à visage découvert.

— Beau masque, je te connais. — Et moi je ne te connais pas. — Tu es venu ici, pendant que ta femme te croit au cercle. — Oui, mais traître et félon serait celui qui le lui révélerait. — Sur mon honneur, cela restera notre secret.

Théophile Gautier conseille aux femmes de porter le touret de nez en velours noir que les grandes d'autrefois mettaient à la promenade, ce qui

devrait bien être réédité par les hivers rigoureux. "Le touret qui laisse voir la bouche avec son sourire de perles et les fins contours du menton et des joues, et fait ressortir, par son noir intense, la fraîcheur rosée du teint." Il n'aime pas "le masque à barbe longue comme une barbe d'ermite, qui fait supposer la laideur plutôt que la beauté".

À côté de la redoute et du bal costumé disparaît, on a imaginé, avec un très grand succès, des fêtes de même genre, mais ayant un caractère homogène. On donne un bal Charles IX, par exemple. Les invitations sont rédigées en style et calligraphie du temps. Chacun sait qu'il doit adopter le costume de l'époque. Les salles où se donne la fête sont pourvues d'un mobilier Renaissance, éclairées à la cire et, pour comble de couleur locale, le souper est composé d'après les recettes culinaires du seizième siècle. Enfin, vous sentez que le duc d'Anjou et Marguerite de Valois ne peuvent danser que la lente et majestueuse pavane.

Les bals Watteau, Louis XVI, avec le menuet, sont surtout en grande faveur. Il y a encore des bals paysans ; on choisit une province. Si c'est l'Auvergne, les invités doivent apprendre à danser la bourrée ; si c'est le Poitou, sous l'ancien costume national de la région, on danse un branle. Il faut un décor à l'avenant : ménestriers ou violoneux montés sur des tonneaux enguirlandés. Très jolis aussi les bals floraux. Les femmes en roses, pervenches, violettes, muguet, etc., les hommes en dahlias, amaranthes, pommiers fleuris, etc. Des bals ornithologiques : les femmes en colombes, hirondelles, fauvettes ; les hommes en oiseaux de proie. L'imagination peut se donner carrière, comme on voit.

Il y a de simples matinées, costumes villageois, où l'on se borne à manger des crêpes arrosées de thé ou de vin de Champagne, et où l'on fait quelques tours de valse. Comme intermède, une noce traverse les salons (ou l'appartement) précédée de violoneux, et distribue des bouquets ; ou c'est un baptême (le cortège d'un baptême) et, dans ce cas, on donne des dragées.

En temps de carnaval, on invite aussi à des dîners masqués : plus étrange qu'amusant ; à des *dîners de têtes*, où la tête seule est déguisée : plus comique que joli.

Au printemps, on donne des *pastorales* dans les parcs (ou les jardins) ; des *Robinsons* où les maîtres de la maison sont censés des aubergistes.

Tout cela ne vaut pas la redoute. Mais les fêtes que nous avons énumérées sont quelquefois plus faciles à organiser. Il faut beaucoup de place pour qu'une redoute soit bien réussie.

Enfin, on a inventé des ventes de charité costumées, — nous n'y voyons pas grand mal, cela amuse, cela attire les acheteurs pour les pauvres. Exemple : une marchande de fleurs est habillée en bouquetière pompadour ; une marchande d'objets japonais copie la toilette de *Madame Chrysanthème* (de Pierre Loti), etc.

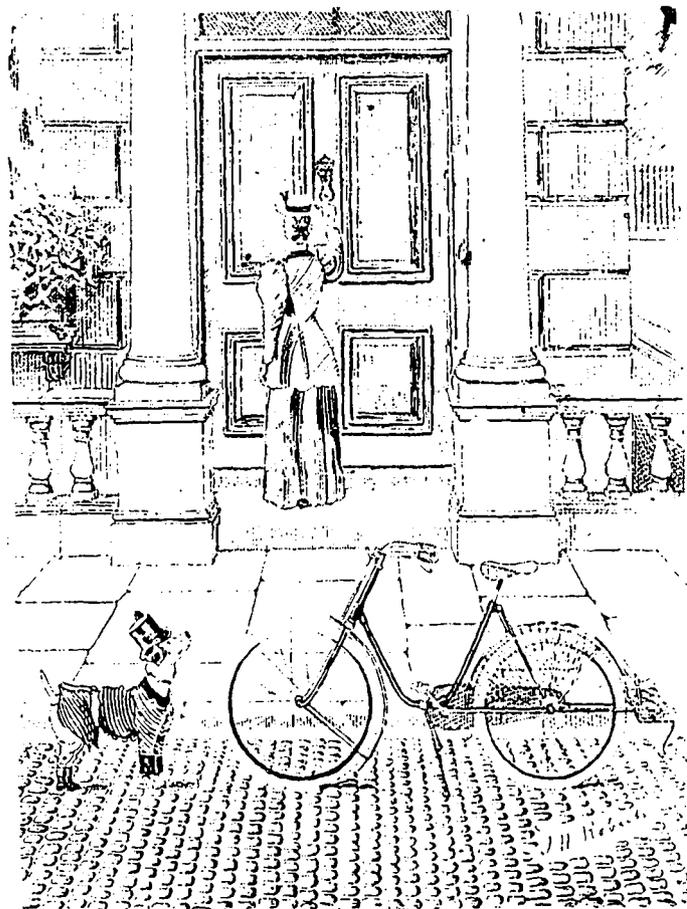
Les bals costumés et même masqués n'ont plus, pour limite, le temps du carnaval.

Le carême passé, ces bals font fureur aujourd'hui, dans les maisons particulières.

BLANCHE DE SAVIGNY.

L'Ague Cure d'Ayer est un spécifique infailible pour les maladies miasmiques et bilieuses.

## LA BICYCLISTE EN VISITE



Ce que l'on verra avant longtemps à Montréal.

Faites le savoir : BAUME RHUMAL, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons

## PAS MONOTONE DU TOUT

(SUJET D'AMPLIFICATION POUR LES ÉLÈVES DE PHILOSOPHIE)



Il y avait une fois un homme qui hésitait à se marier craignant que la vie conjugale ne lui parût monotone. Sept ans après son mariage, etc., etc.

## L'ENFANT ET L'ARC-EN-CIEL

FABLE INÉDITE

Un jour, après un temps d'orage,  
Un jeune villageois ramenait son troupeau  
A travers champs, vers le village,  
Lorsqu'il vit l'arc-en-ciel éclatant et si beau  
Dont la courbe s'abaisse au pied de la colline.  
"Oh ! se dit tout joyeux notre jeune berger,  
On m'a dit qu'à l'endroit où l'arc-en-ciel décline  
Et va touchant le sol comme pour s'y plonger.  
On découvre une source où se cache une fée,  
De brillants diamants et de perles coiffée,  
Qui sème de ses mains des fleurs et des bijoux  
Et donne à qui l'approche en baisant ses genoux  
Une coupe en rubis et de pièces d'or pleine.  
C'est là qu'est le bonheur : adieu toute ma peine !  
Je suis las de souffrir et de rester chez nous."  
Et le voilà courant, courant à perdre haleine  
Au trésor sans pareil qui l'attire là-bas.  
O prodige sans nom, et qu'il ne comprend pas,  
Les rayons colorés reculent dans la plaine  
Et, toujours plus charmants, paraissent fuir ses pas !  
Mais il espère encore et, poursuivant sa course,  
Il veut atteindre avant le soir  
Les bords merveilleux de la source.  
Hélas ! la nuit arrive, il fait sombre, il fait noir ;  
Le pauvre enfant se perd, s'enfonçe en un marais  
Et tombe exténué loin des champs et des prés,  
Les yeux en pleurs, toujours fixés sur son beau rêve !

Nous ressemblons à cet enfant  
Parti vers l'avenir, plein d'espoir triomphant :  
Comme lui, vainement, nous recherchons sans trêve,  
Sous le reflet fascinant des rayons,  
Les faux trésors promis à nos illusions,  
Et quand nous arrivons au soir de notre vie,  
Nous mourons, maudissant la chimère suivie  
Et regrettant la paix de nos humbles sillons.

FRÉDÉRIC BATAILLE.

## CHRONIQUE PARISIENNE

Paris, juin 1896.

Ceux qui comptaient sur la rentrée des Chambres pour satisfaire leur fol amour de boucan, ont été littéralement volés comme dans un bois.

Les premiers jours se sont accomplis en véritable lune de miel.

On a bien posé quelques questions aux nouveaux maroquinés.

Mais ils ont répondu qu'ils ne connaissent pas à fond la question, attendant des renseignements importants, qu'ils ne pouvaient tarder à recevoir. Et... naturellement, ils demandaient un sursis !

Naturellement aussi, le sursis était accordé.

Mais patience, nous ne perdrons, paraît-il, rien pour attendre.

Les foudres oratoires sont bien au sec et ne se ronilleront pas. On le va voir et les ministres n'ont qu'à se bien tenir. Je ne donnerais pas quatre sous de leur peau !

\*\*

Quatre élections ont eu lieu à Paris dimanche dernier.

Quatre socialistes ont été élus.

Les radicaux battus ne sont pas contents.

Au temps — très éloigné, hélas ! — où je jouais au cerceau et aux billes, il me souvient qu'on s'amusait beaucoup, et même qu'on s'effrayait un peu, des théories des *démoc-socs*, comme on les appelait alors. Ils

étaient cependant bien inoffensifs à côté des *socialistes* de tous poils, nos futurs maîtres de demain.

Remarquez, je vous prie, que je fais un rapprochement, non une comparaison ; ne mêlons pas, comme dit l'autre, les torchons avec les serviettes. Nos papas y allaient bon jeu, bon argent ; ils étaient extravagants, mais sincères, et sacrifiaient tout à leurs convictions. On les fourrait pendant des mois dans quelque Bastille affreuse — car il en coûtait chaud, dans ce temps-là, d'avoir des idées avancées — ils en sortaient ruinés, le corps brisé, mais l'âme invaincue et recommençaient la lutte avec une énergie nouvelle. Des rêveurs, peut-être, des désintéressés, à coup sûr.

Ah ! comme ils me semblent grands, auprès des *politiquaillons* d'aujourd'hui !

Je ne suis pas un patriarche et ne rabâche pas encore que les choses allaient mieux en mon jeune temps ; mais lorsque je vois les *grosses légumes* du collectivisme et du socialisme payer 10.000 fr. de loyer, porter des gants paille et fumer des panatellas, et que je les entends demander, en termes fleuris, l'expropriation, *sans indemnité*, de tous les possédants, je ne puis m'empêcher de sourire de pitié. Ma pitié est pour les électeurs assez... choses pour couper dans ces ponts là.

\*\*

Le gueuleton en plein air offert par le Tsar à ses féaux et amis sujets, a débuté, comme on sait, par une bousculade monstre, qui a coûté la vie à près de 1.200 hommes et 7 à 800 femmes et enfants pardessus le marché.

Je n'apprécierai nullement cette catastrophe, les foules étant les mêmes partout.

A Paris, la Ville-Lumière, que des circonstances semblables se présentent, on obtiendra les mêmes résultats.

On aura au moins autant de femmes et d'enfants et peut-être même — ô joie ! — quelques centaines de bicyclistes *recordmen*.

Si cette catastrophe donne à réfléchir, par contre la mésaventure arrivée au couronnement du tsar à un noble Ecossais prête bien à rire.

"M. Ian Malcolm, neveu de lord Paltaloch et membre de la Chambre des communes pour le district de Suffolk, avait imaginé de prendre part au couronnement dans son costume national, c'est-à-dire en "kilt" écossais. Comme il avait essayé ce costume au cours d'une réception officielle, il a eu la désagréable surprise de se voir congédié par les laquais du palais qui n'ont pas osé le laisser entrer dans une tenue "aussi indécente."

Ah ! les compatriotes d'Oscar Wilde auront fort à faire pour convertir la sainte Russie à leur... *littérature* nationale et aux us et coutumes du *cant* britannique ! Aussi quelle drôle d'idée de se costumer en "sans-culotte" pour assister au couronnement d'un autocrate !

Cet insulaire aura confondu le Kremlin avec notre Opéra, où nous admettons bénévolement les intrus d'outre-Manche dans les costumes les plus hideusement excentriques — vestons à carreaux extravagants, ulsters carnavalesques et capotes anglaises invraisemblables — parmi nos "sifflets d'ébène" et nos jolies mondaines en tenue de gala.

\*\*

Puisque nous sommes si engoués des Russes, nous apprendrons peut-être d'eux l'art de "recevoir" les Anglais... en les consignant à notre porte, ou en les traitant comme des chiens, à la nouvelle mode de chez eux ; car, savez-vous ce qu'ils viennent d'imaginer, en Angleterre ? "Le chien à anse !"

Lorsque le chien est jeune, on pratique une incision à la naissance de la queue, puis on la recourbe en introduisant l'extrémité dans cette incision. Au bout de quelques jours, la greffe est opérée, la plaie a disparu et on peut se servir de cette queue comme d'un anse.

N'est-ce pas le cas de rééditer à l'adresse de ces singuliers vivisectionnistes le vieux cri de protestation jailli du cœur maternel de la Société protectrice des animaux :

"— Qu'est-ce qu'ils diraient si on leur en faisait autant ?"

PARISIS

## DEVINETTE



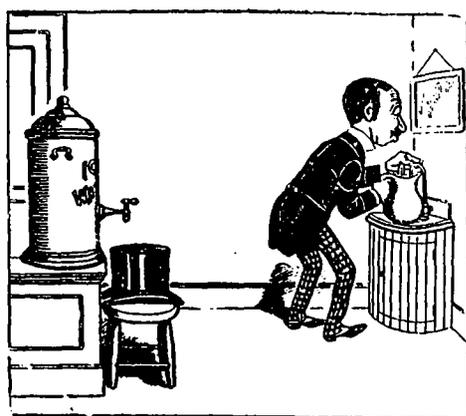
Ces deux voyageurs entendent le gardien de nuit et ne le voient pas. Le voyez-vous ?

AU TEMPS DE L'EAU A LA GLACE



I

M. l'avocat. — Maudit garçon ! Pourquoi n'a-t-il pas mis de l'eau dans la fontaine ?



II

Je m'en vais en mettre moi-même pour lui montrer comment faire...



III

... Sans compter que je m'en vais l'arranger quand il rentrera.



IV

— !!!... — ???... — !!!... — !!!

BERCEUSE

Dors dans ton berceau, petite Mireille,  
Comme l'oiselet s'endort dans son nid  
Plein d'aube vermeille.  
Dors : ta mère est là ! dors : ton père veille !  
Dors bien doucement : l'amour te bénit !  
Dors dans ton berceau, petite Mireille,  
Comme l'oiselet s'endort dans son nid.

Nous t'avons donné, charmante mignonne,  
Un nom fait avec des syllabes d'or,  
Où le ciel rayonne ;  
Et ce nom est comme un grelot qui sonne  
Dans les grands blés mûrs, quand vient Messidor,  
Nous t'avons donné, charmante mignonne,  
Un nom fait avec des syllabes d'or.

Au creux des coussins blottis bien ta tête :  
Ceux qui sont petits demain seront grands,  
Petite fillette !  
Puis, en t'éveillant, tu feras risette  
A ta grande sœur, bébé de quatre ans.  
Au creux des coussins blottis bien ta tête :  
Ceux qui sont petits demain seront grands !

Nous t'avons donné, pour que tu sois belle,  
Des bras tout dodus et des pieds tout ronds,  
Plus légers qu'une aile.  
L'aube en se levant baise ta prune,  
Et ton front est doux entre tous les fronts.  
Nous t'avons donné, pour que tu sois belle,  
Des bras tout dodus et des pieds tout ronds.

Ton sommeil ressemble au sommeil des roses :  
Quels jolis plis gras autour de ton cou,  
Lorsque tu reposes !  
Le souffle gazonille à tes lèvres closes ;  
Laisse-toi bercer, mon petit bijou !  
Ton sommeil ressemble au sommeil des roses :  
Quels jolis plis gras autour de ton cou !

CLOVIS HUGUES.

CHRONIQUE GASTRONOMIQUE

LES FRAISES

Nous sommes en pleine saison des fraises. Quel est, pour les manger, le meilleur assaisonnement ?

Cela dépend beaucoup des goûts. Il est des amateurs qui les mangent simplement au sucre, c'est-à-dire trempées dans du sucre en poudre. D'autres — c'est le cas des femmes vaporeuses et sentimentales — les humectent d'eau pure. Le bon bourgeois les arrose de son vin ordinaire ; le gandin y met du champagne ; la délicatesse d'estomac des ivrognes exige un appoint d'eau-de-vie qui rend ce fruit, un peu lourd, plus digestible. Les Allemands y mettent du kirsch ; les Belges, du genièvre, addition moins heureuse que la précédente.

On les relève encore de madère, de marasquin, de frontignan, de jus d'orange ; enfin, nous avons encore le mélange de la crème ; le mortier qui en résulte est offroyable à considérer, mais très délicat en réalité.

Une manière excellente consiste à rouler les fraises dans du sucre en poudre, et à laisser tomber dessus quelques gouttes de bon vinaigre.

Le roi Louis XVIII, un ami des fraises, les mangeait sans aucune espèce de condiment, telles qu'elles sortaient des mains de la nature et en les détachant avec ses dents de leurs pédoncules.

Si vous avez un jardin, dans ce jardin une planche de fraisiers ; si vous possédez un jardinier attentif, qui sache se donner la peine d'en prélever la récolte, le matin, lorsque leurs feuilles sont encore argentées par la rosée, je crois que vous feriez bien de choisir pour modèle ce monarque, qui était un gourmet fort avisé.

La Société Artistique Canadienne

Les examens et concours du Conservatoire de Musique de la Société Artistique Canadienne ont eu lieu mercredi et jeudi de la semaine dernière sous la présidence de M. Edmond Hardy, directeur du Conservatoire. Les élèves ont fait des progrès étonnants et M.M. les professeurs Oscar Martel, Ach. Fortior, Chs Labolle et Art. Letondal sont enchantés du travail fait par les élèves durant l'année. Le résultat du concours est comme suit :

Classe de Solfège Élémentaire.

1re Mlle Rosa Jeanne Fauteux ; 2me Mlle Marie Brazeau.

Solfège — Cours Moyen.

1re Madame G. Pageau ; 2me Mlles E. Leroux, Rose de Lima Terriault et Adéline Marier ; 3me Mlles Eva Blondin et Marie-Louise Harel ; 4me Mlles Virginie Carrière et Eugénie Charbonneau.

Classe de Violon.

1re DIVISION.—M. Henri Arnoldi.  
2me DIVISION.—1re Mlle Eugénie Fortier ; 2me M. Georges Papillon.  
3me DIVISION.—M. Victor Rolland.

Classe de Chant.

1re Mlles Sadie Dowling et Marie Calder ; 2me Mlles Anna Landry et Marie-Louise Harel ; 3me Mlle Marie-Louise Julien ; 4me Mlle Maria Gauthier.

Classe de Piano.

1re DIVISION.—1re Madame Gadbois Gauthier ; 2me Mlle Rosalie Lalonde.  
2me DIVISION.—1re Mlles Adéline Marier et Maria Charland ; 2me Mlle Evelina Jacques ; 3me Mlle Rose Anna Pilon.

EDMOND HARDY, Directeur.  
ARTHUR LETONDAL, Secrétaire.

La distribution des récompenses aux élèves plus haut mentionnés a été faite au Conservatoire mardi soir, le 30 juin, à 8 heures.

Les élèves qui demeurent à la campagne recevront leurs récompenses par la malle.

A PROPOS DE CIGARES

Le mari. — J'attends quelques amis ce soir et je m'en vais acheter des cigares.

La femme. — Mais, tu en as apporté une pleine boîte à midi !

Le mari. — Ceux là, sont pour mes amis, mais il m'en faut de meilleurs pour moi.

QUESTION DE SALAIRE

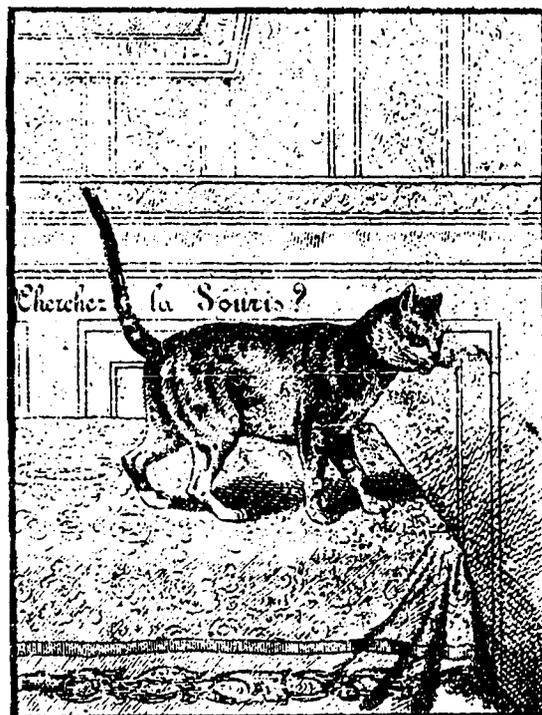
Premier ouvrier. — Combien gagnes tu à ta boutique ?

Le second ouvrier. — Cent piastres par semaine !

Premier ouvrier. — Mais, à ce taux, tu vas devenir riche !

Second ouvrier. — Ça c'est autre chose ; je gagne cent piastres par semaine, mais on ne m'en paie que six de salaire.

DEVINETTE



Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

## LE GOUT DE LA MODE



M<sup>lle</sup> Destyle. — La petite, en vérité, me désole ; elle ne veut pas du tout venir à l'église.  
M. Destyle. — Eh ! mon Dieu, elle est trop jeune encore pour s'occuper de modes et de toilettes.

## JEAN LAPIN

— Ma foi, dit le colonel, je vous avoue que je ne suis pas partisan des définitions. Que le courage soit ce que vous prétendez, je n'en disconviens pas, mais vous me permettez d'ajouter qu'il y a courage et courage, comme il y a fagots et fagots, et qu'il peut exister, qu'il existe des gens à qui vous décerneriez, d'après leurs actes, un brevet de couardise, bien qu'ils soient tout aussi braves que vous et moi.

Je suis d'avis que plus d'un d'entre nous qui a fait ses preuves, que plus d'un vaillant s'est, au début de sa carrière, murmuré à soi-même le mot du roi de Navarre et a senti faiblir sa carcasse au moment du danger sans que sa conscience d'homme et de soldat ait eu jamais le plus petit reproche à s'adresser ; souvent le cœur reste ferme alors que le corps mollit, et celui-là ne saurait être rendu responsable des faiblesses de celui-ci.

Que diable ! il faut compter avec la matière que le cerveau ne conduit pas à sa guise, qu'il ne bride même jamais entièrement, et je ne serais peut-être pas loin de la vérité en avançant que le courage n'est qu'une victoire de la volonté sur la peur qui constitue une des défaillances les plus essentielles de notre nature.

Je parlais tout à l'heure du bon roi Henri, et, certes, j'aime mieux sa phrase et je la trouve plus sincère que la gasconnade de Crillon, qui répondait à son maître de danse lui disant : "Pliez, reculez !"

— Harnidieu, monsieur le maître de danse, comprenez que Crillon ne pliera ni ne reculera jamais !

Si ce n'était là, je le répète, une gasconnade, ce serait une bêtise, car même pour le plus grand capitaine du monde (ainsi que cet autre Gascon d'Henri IV avait baptisé Crillon), aller de l'avant n'est qu'un devoir : le vrai, le grand courage pour un civil comme pour un soldat est de reculer, de savoir reculer quand les circonstances le commandent.

Mais je m'éloigne de la question. Pour en revenir à l'objet de notre controverse, je soutiens qu'on ne doit pas se hâter de traiter de lâche un individu, si grande soit son apparente pusillanimité, et qu'un homme que nous voyons trembler en telle occurrence, peut, en d'autres cas imprévus, se dévouer de ce hideux manteau de la peur et découvrir une âme capable de bravoure et parfois d'héroïsme.

Quelques "oh !" discrètement désapprobateurs coupèrent la parole au colonel. Il attendit que le calme se fût rétabli parmi ses auditeurs et reprit :

— Eh oui ! j'ai l'air de ferrailer à coups de paradoxes. Mais croyez bien que je suis d'esprit trop positif et trop logicien pour ne point soutenir au moins d'un exemple mon opinion, qui vous semble un peu bien osée : je dis un exemple, je pourrais dire deux, trois, dix exemples ; mais je me bornerai à celui-ci, d'abord parce qu'il me paraît le plus probant, ensuite parce qu'il est le plus digne d'être raconté.

Vers la fin de la dernière guerre, c'est-à-dire après la capitulation de Sedan, je me trouvais envoyé, en qualité de sous-lieutenant, à l'armée de la Loire, suprême ressource d'où nous pouvions encore espérer le salut.

Là, j'avais sous mes ordres un Manceau, un jeune homme de mon âge, vingt-cinq ans à peu près, petit, blond, trapu pourtant, et résistant à toutes les fatigues, à toutes les marches aussi bien et même mieux qu'un vétéran. Il se nommait Jean Dupin. Il était le point de mire de toutes les plaisanteries, de toutes les vexations de tous ses camarades qui

ne l'appelaient que Jean Lapin : plaisanteries et vexations qui, du reste, ne consistaient la plupart du temps qu'en brocards et en sarcasmes, car s'il supportait avec une courtoisie colère à la vérité, mais sans autres marques de fureur, les railleries qui pleuvaient sur sa tête, sa patience se révoltait à la moindre bourrade, au geste même, à un simulacre de menace, et il y ripostait par de furieux horions, jamais apeuré par le nombre de ses adversaires, cognant comme un sou, et ne lâchant prise que quand ses forces l'abandonnaient ; deux fois dans les courtes haltes qui nous étaient permises, il s'était aligné, sans autorisation, bien entendu, et d'un de ces duels il lui restait une longue balafre qui le défigurait. Eh bien ! ce gaillard-là qui, dans le courant ordinaire de la vie, eût certainement risqué sa peau pour un soufflet, ce garçon nerveux et rageur qui, dans un milieu bourgeois ou d'atelier, se fût rué sur quiconque l'eût touché du bout du doigt,

ce garçon-là, soldat, jeté malgré lui dans le heurt meurtrier des batailles, devait à la guerre et rien qu'à cela de mériter ce surnom de Jean Lapin, qui cependant lui saignait le cœur.

Le malheureux qui, sans comédie, sans hypocrisie, accueillait le sourire aux lèvres l'annonce d'une collision probable ou d'une escarmouche, qui rayonnait de joie à l'idée de se battre, tremblait dès qu'il entendait le bruit, non pas d'une fusillade, mais d'un simple coup de fusil, il blémis-sait quand une balle sifflait à dix verges de ses oreilles, ses jambes flagéolaient, ses bras se refusaient à épauler et il restait immobile, face au feu, ne fuyant pas, n'avançant point, comme paralysé par une force irrésistible qui lui enlevait tout vouloir et toute énergie.

Comment ne fut-il pas pris vingt fois traînant aux arrières-lignes, je ne sais, mais toujours est-il que pendant l'action on ne l'apercevait jamais. A Villorceau, à Josnes, je suis certain qu'il ne brûla pas une cartouche.

Les perplexités, les étranges contradictions de ce caractère m'avaient intrigué ; j'avais remarqué qu'après ces engagements où il s'était comporté de façon si peu brillante, Jean, dont l'humeur était généralement morose, s'assombrissait davantage, et la réprobation qui pesait sur lui le plongeait dans un désespoir si visible qu'il me faisait pitié.

Bête et poltron, il n'eût point été ainsi tenaillé par le remords. Inconscient, il eût été le premier à se moquer et à se targuer de sa vilaine conduite ; roublard, il eût cherché, il eût inventé des motifs pour s'esquiver, se dérober, et même, dans le désarroi qui régnait alors, il eût disparu que l'on n'y eût pas prêté attention. Mais non ! ni bête, ni inconscient, ni carottier. Poltron alors ? Il eût été difficile de le nier en constatant les faits, et cependant, moi, j'étais persuadé du contraire ; j'étais convaincu qu'il y avait dans son cas un état pathologique qui échappait à l'analyse, une irresponsabilité psychologique peut-être, plutôt physiologique, qui relevait de la science et qui l'excusait.

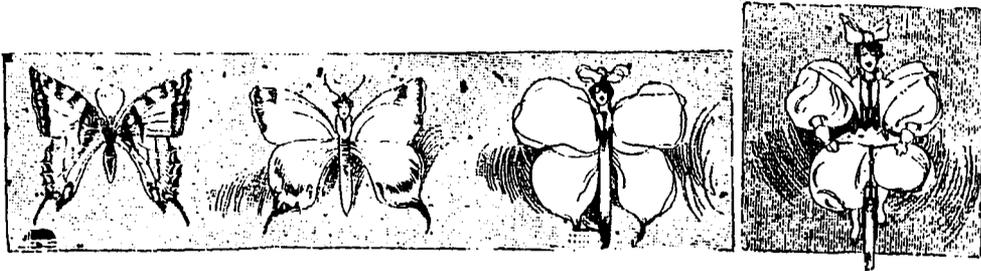
A maintes reprises, je m'étais entretenu avec lui, j'avais tenté, en l'interrogeant et en passant des blâmes et des reproches les

## LA FORCE DE LA MODE



Le corset commence, paraît-il, à être porté en Afrique par les grandes dames noires.

## LA GÉNÈSE DE LA BICYCLETTE



Il y avait une fois un papillon qui, etc., etc.

plus sévères aux conseils et aux exhortations de justifier à mes propres yeux l'intérêt qu'il m'inspirait. Mais ses réponses et son attitude embrouillaient plus le problème qu'elles ne l'éclaircissaient.

— Je vous jure, me disait-il, — et son accent était sincère, — je vous jure que je n'ai pas peur. Je ne sais pas ce qui se produit en moi, ou plutôt je ne sais pas la cause de ce qui se produit en moi. C'est le bruit sans doute, ça doit être le bruit ! D'abord, j'ai froid aux poignets et dans le cou, là derrière, et puis cela descend, comme si l'on me versait dans le dos de l'eau glacée ; après, ce sont les jambes qui deviennent molles, molles et lourdes en même temps, si lourdes que je ne peux pas les lever... Et cependant, je le sens bien en dedans de moi-même, dans ma pensée, je n'ai pas peur. Je souhaiterais que pour me punir une balle m'atteignit, me cassât quelque chose, qu'elle me tuât.

Et pour me prouver qu'il n'était pas indigne de porter l'uniforme, il me communiquait les projets les plus invraisemblables, les plus bizarres ; il voulait qu'on le soumit à des épreuves : tous les traits de courage, toutes les témérités que lui suggérait son imagination ou que ses lectures lui remettaient en mémoire, il offrait de les accomplir.

— Vous verrez, lieutenant, comme je mourrai bien !

Quand je haussais les épaules à ces extravagances, une larme montait à ses paupières ; il se rendait compte que ces folies ne l'innocentaient pas, et alors il serrait les poings, dans une révolte d'impuissance, et il me quittait en jurant et en hognant :

— Ça ne durera pas. Non, pour sûr, ça ne durera pas.

Cela ne dura pas en effet.

Un soir, le lendemain de l'inconcevable panique du Tertre-Rouge, comme je débouchais d'un petit bois avec une poignée d'hommes que j'avais ralliés à grand-peine et avec lesquels j'essayais de rejoindre le gros de nos colonnes, — Jean était parmi eux, — nous tombâmes dans un hameau qui a nom Gourvet ou Gourlet, où, confiants en notre dérouté, s'étaient installés en toute sécurité une centaine de cavaliers de l'avant-garde ennemie.

L'affaire fut vite réglée. Les surprénant à l'improviste, nous ne rencontrâmes qu'une faible résistance. Aux premiers coups de feu, une bonne moitié avait été mise hors de combat ; les autres, à part quelques-uns qui n'avaient pas eu le temps de se défendre et qui s'étaient rendus sans coup férir, avaient sauté en selle et s'étaient échappés.

L'obscurité était venue avec une grosse pluie, je résolus d'attendre le jour pour nous remettre en route, nous et notre prise.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas ? que Jean Lapin s'était tenu en dehors de cette courte échauffourée. Aussi ne lui épargna-t-on point les quolibets humiliants, auxquels il ne riposta qu'en refusant qu'on le relevât de sa garde de prisonniers qui étaient répartis trois par trois, ça et là, un peu partout, et dont chaque groupe était surveillé par un de nos hommes.

Ceux près desquels Jean devait passer la nuit étaient renfermés à l'écart dans une sorte de maisonnette de cantonnier dont il avait la clé et qui ne prenait air que par une ouverture de six pouces carrés à peine, rendant impossible toute tentative d'évasion.

La confiance très limitée qu'on plaçait en Jean avait conseillé cet excès de prudence.

Or, vers cinq heures du matin, je sommeillais tout habillé sur un matelas, quand tout à coup je m'entendis hêler par plusieurs voix :

— Lieutenant ! lieutenant !

En deux minutes, je me trouvai revolver au poing, prêt à tout événement ; un sergent me rassura.

— Il n'y a rien, lieutenant, il y a seulement que Jean Lapin s'est tiré des grègues, il a disparu !

Disparu c'était invraisemblable. Le hameau était grand comme le tiers de l'esplanade des Invalides, et j'avais, placé des sentinelles de cinquante en cinquante verges ; à moins que l'une d'elles ne se fût endormie, il était inadmissible qu'un homme se fut échappé sans être vu ; et d'autres part, je ne m'expliquais pas que Jean eût choisi pour se sauver un moment où il courait tous risques d'être pris, alors que l'occasion lui en avait été si souvent offerte sans qu'il en profitât.

Il fallait cependant me rendre à l'évidence ; on avait retrouvé son fusil appuyé le long du mur de la maisonnette, et toutes les recherches qu'on effectua immédiatement, sur mon ordre, demeurèrent infructueuses.

Ni dans les granges, ni dans les greniers, ni dans les petits bois qu'on battit, nulle part on ne découvrit sa trace. J'étais furieux, je vous le jure, furieux doublement, et de sa désertion, et de mon aveuglement. Ainsi, moi seul j'avais été dupe des roublarderies de ce gredin !

— Ah ! si jamais je le repince ! pensai-je.

Et je commandai les préparatifs du départ.

A ce moment, on m'apporta une clé ramassée, à terre à côté du fusil du fuyard. Je la pris, et, escorté de quelques soldats, j'allai moi-même

pour délivrer les prisonniers dont Jean avait abandonné la garde.

Dès que j'eus ouvert la porte, voici le spectacle qui frappa nos regards et que je n'oublierai jamais.

Sur le sol, quatre hommes étaient étendus dans le sang, les vêtements et le corps hachés à coups de baïonnette ; trois étaient morts, les trois prisonniers prussiens. Un de ces débris humains, le quatrième qui portait notre uniforme, respirait encore. En nous entendant entrer il tourna vers nous son visage où se figea, dans un déchirement de chairs rouges, un affreux sourire.

C'était Jean.

Son regard sembla m'appeler ; je m'approchai de lui et je m'agenouillai ; il eut encore la force de

me saisir la main et de m'attirer pour me dire :

— Eh ! bien ! lieutenant, croyez-vous encore que je suis un lâche ?

L'horreur et l'émotion m'empêchèrent d'articuler une parole ; je me penchai sur lui et je l'embrassai.

De sa main, il me remercia dans une dernière étreinte, puis ses doigts se détachèrent des miens... et ce fut tout !

Jean Lapin, Jean le trembleur, Jean le couard, s'était, dans une chambre close — sans espoir, sans possibilité de fuite, car il avait jeté la clé par la fenêtre, — battu contre trois hommes auxquels il avait lui-même fourni des armes.

Et maintenant, messieurs, conclut le colonel encore tout troublé de ce souvenir qu'il venait d'évoquer, on peut venir me dire qu'un Français a peur, je répondrai que je ne le crois pas, et je ne le croirai jamais !

ALBERT DELVALLÉ.

## LA LÉGENDE DU VERRE EXPLIQUÉE PAR UNE DÉMONSTRATION PRATIQUE



Il était un de mes aïeux  
Lequel, si j'ai bonne mémoire  
Se vantait d'être un des fameux  
Parmi les gens qui savaient boire.  
Le verre qu'il avait, tenait  
Un peu plus qu'une tonne entière.  
Etc., etc., etc.

## LE SCANDALE DES PLAGES A LA MODE



Les vieilles filles. — Dis donc, Toto, tu ne vas pas te baigner en notre présence ?  
Toto. — Vous avez eu halle, regardez pas.  
Les vieilles filles. — N'est-ce pas scandaleux de voir les libertés que les hommes prennent aux bains de mer !

## SILVIO CORELLI PLEURE

(Pour le SAMEDI)

Je ne suis qu'un être chétif ;  
Tout jeune, m'a laissé ma mère ;  
Je vais errant et maladif ;  
Je n'ai pas d'amis sur la terre.

Grand comme les cieux est mon cœur ;  
Et bien que mon œil soit sans flamme,  
Je lis dans la vie un bonheur  
Comme lit le Christ dans notre âme.

Seul soutien et seul compagnon  
— Gagne-pain de mes jours très-drôle —  
Je n'ai qu'un rude violon,  
Pour gîte, l'ombrage d'un saule.

Le soir, je veille au c'air de lune  
Jouant des airs tristes et vieux  
Qui charment un oiseau nocturne  
Oa consolent quelque amoureux.

Ainsi rêvant à l'avenir,  
Je songe à mon printemps qui tombe ;  
Mon passé n'est qu'un souvenir,  
Mais hélas ! il sera sera ma tombe.

EMILE KOVAR.

## MONDANITÉS

(Recueillies spécialement pour les lectrices du SAMEDI)

La coquette ne cherche à nous tourner la tête que pour ensuite nous tourner le dos.

Lors d'un récent mariage à New-York, la marche nuptiale de rigueur, au lieu d'être jouée par l'orgue, a été sillée par les demoiselles d'honneur.

On prétend que les jolies femmes ne peuvent pas garder un secret ; elles savent toujours bien faire un mystère de leurs poches de robes.

Mme X... est aussi ignorante que prétentieuse. Quelqu'un lui demandait l'autre jour si elle avait jamais lu les fables d'Esopé. Certes, répondit-elle, je les lus dès leur apparition.

C'est une mode à peu près générale en Europe pour les gens titrés de faire graver leurs armes sur leur papier à lettre. En Angleterre cette satisfaction d'amour propre coûte à ses auteurs une taxe de \$2 50 par année.

Plus d'une vingtaine de femmes ont demandé comme faveur de pouvoir accompagner l'aéronaute Andréa dans son exploration du pôle nord en ballon.

Lors de sa récente tournée aux Etats-Unis, madame Nordica a reçu comme témoignage d'admiration de la part de 500 dames de New-York, un diadème en brillants évalué à \$5,000.

Un voyageur raconte dans un journal de Londres qu'au Venezuela on ne peut se procurer du thé que chez les droguistes. Il en est encore ainsi chez presque tous les peuples de race latine plus particulièrement en Espagne et en Italie.

Une dame du grand monde à San Francisco, riche plus encore que distinguée, a fait offrir \$1,000 à Paderewski pour une audition de piano chez elle ne devant pas durer plus de cinq minutes.

Lors du couronnement du Czar de Russie, il y a quelques semaines, la préfecture de police à Moscou avait rendu une ordonnance prescrivant à tous les propriétaires de badigeonner de frais leurs maisons. Par la même occasion on avait invité les femmes à s'habiller de robes neuves et claires. L'invitation a été mieux observée, paraît-il, que la prescription.

Les dames qui s'oublient jusqu'à griller quelquefois une cigarette devraient du moins prendre garde de ne pas se laisser jaunir le bout des doigts, comme il arrive aux fumeurs invétérés. Nous leur rappellerons à ce propos, que à la Havane, le sexe faible ne fume jamais la cigarette sans la tenir avec des petites pinces d'argent, dans le genre de celles dont on se sert ici pour prendre un morceau de sucre.

Plus de chapeaux hauts ! c'est le cri des révolutionnaires de la mode. Ils ont tout un programme, ces novateurs : ils veulent que les élégants portent un chapeau nouveau, pittoresque et bas. Mais il leur manque un chef et ils cherchent à enrôler, à mettre au premier rang de leur état-major, le prince de Galles en personne, le prince de Galles, arbitre souverain en la matière. Si le prince de Galles en Angleterre et le prince de Sagan à Paris renonçaient au chapeau haut de forme, c'en serait fait du tube que nous subissons. On reviendrait peut-être au chapeau à la Rubens, au feutre mou que Victor Hugo ne cessa jamais de porter, même aux funérailles de ses fils.

L'oreille, c'est la petite cabine téléphonique, la plaque vibrante qui enregistre et transmet les paroles à l'adresse du cœur. C'est elle qui fait pénétrer en vous les effluves harmoniques, les parfaits accords de la musique, elle qui fait ressentir ces premières ivresses nées d'un chuchotement amoureux. Elle est là, mignonnette, rose, bien bordée toujours en éveil, n'ayant pas la même faculté que les lèvres, de se dérober puisqu'elle doit tout entendre, à moins que la main n'en vienne fermer l'entrée, ce qui ne se fait qu'en de graves circonstances et, je le crois, toujours imparfaitement.

L'oreille est l'appareil de l'audition, c'est un organe multiple car il est divisé en oreille externe, en moyenne et en interne. C'est l'oreille externe que vous avez vouée au martyre, mesdames, en la faisant perforer, dès votre âge le plus tendre, pour y suspendre d'abord la petite perle fine, puis, plus tard, le brillant qui grossit en raison directe de la fortune...

Croyez-moi, belles mondaines, ces diamants sont plutôt faits pour la chevelure, la gorge ou les mains que pour le petit lobule de la gentille oreille qu'ils déforment toujours à la longue.

Oh ! civilisation ! Vous vous moquez de la femme de couleur plus ou moins anthropophage qui traverse les cartillages de son nez d'un anneau ou d'une flèche, — ce qui doit être, je l'avoue, bien pénible en cas de coryza ! — et vous dénaturez une autre partie de votre charmant visage, vous la livrez au bijoutier qui la perce d'un dard criminel ! Oh, par grâce, laissez les telles ces jolies oreilles et n'amoindrissez pas vos charmes en voulant les rehausser !...

Les soins à donner aux oreilles sont les suivants : les laver à l'éponge dans tous leur replis, enlever, au moyen du petit instrument spécial, — et non avec un corps dur, — le cerumen, sans pénétrer trop avant pour ne pas léser le tympan. Cette humeur, nommée cerumen, se durcit parfois au point d'occasionner de la surdité. C'est pourquoi il est toujours bon, après un fréquent lavage interne fait avec une décoction de fleurs de sureau d'instiller dans le conduit auditif quatre ou cinq gouttes d'huile d'amandes douces qui enlève la chaleur intérieure et amollit tout ce qui peut se durcir dans le voisinage de l'oreille moyenne.

J. G.

## PRÉOCCUPATIONS INUTILES

Elle. — Que ferions-nous si la chaloupe sombrait ?

Lui. — Pourquoi nous en préoccuperions nous, cette chaloupe-là n'est pas à nous.

Par son pouvoir curatif hautement concentré, la Salsepareille d'Ayer est le remède pour le sang, le meilleur et le plus économique.

## DEVINETTE



COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19<sup>me</sup> Siècle

OU

## LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les prêcheurs de l'Ante Christ.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

## CHAPITRE IV

## Mac-Benac, ou le Temple de la Pourriture

Un an après, la naissance de la petite Mary lui apporta son premier bonheur. Puis, Fausta D... épousa le raffineur de salpêtre, et mistress Annie put se croire débarrassée enfin de sa méchante belle-sœur, le nouveau ménage habitant Calcutta : mais ce fut comme une fatalité ; au bout de quinze mois à peine, Fausta était veuve et revenait se fixer définitivement à Singapore, chez son frère. Elle reprit tout son ascendant sur la petite Arabella, s'opposa à ce que l'éducation de l'enfant fût faite par mistress D..., sous prétexte qu'elle avait bien assez de se charger de la petite Mary ; de telle sorte que les deux sœurs furent élevées séparément, la tante S... s'appliquant à souffler dans le cœur d'Arabella la haine de Mary.

Je dois dire au lecteur que ces détails que je donne ici ne sont nullement des hors-d'œuvre ; ils ont, au contraire, une très grande importance, à raison d'un épisode tragique de cette famille, épisode auquel j'ai été mêlé, et dont j'ai le devoir de faire le récit, quel que soit le mépris public qui pourra en résulter pour le sieur D..., sa sœur Fausta S... et sa fille Arabella.

Une question de religion, comme si la diversité d'humeur et de caractère ne suffisait pas, séparait encore D... et sa seconde femme. On sait que le protestantisme anglais se subdivise en plusieurs sectes, dont les deux principales sont les épiscopaux et les presbytériens. D... est extérieurement presbytérien, et en réalité socinien, ce qui équivaut à sataniste ; car la doctrine secrète des sociniens est le gnosticisme, le système de la divinité double, comportant l'adoration de Lucifer, présenté comme le dieu bon. Par contre, mistress Annie appartenait, par sa famille, à l'anglicanisme, en d'autres termes, à l'église épiscopale, qui reconnaît le symbole des apôtres et celui de Nicée, qui admet la Trinité, le dogme de l'incarnation de Jésus-Christ, la résurrection, la divinité du Saint-Esprit, les sacrements du baptême, de la pénitence et de l'eucharistie, tout en rejetant la présence réelle dans celui-ci et en laissant la confession facultative ; on sait que les épiscopaux, ainsi nommés parce qu'ils ont conservé une grande partie de l'ancienne hiérarchie catholique, contrairement aux presbytériens, rejettent aussi la croyance au purgatoire, l'efficacité des indulgences, le culte de la Mère de Dieu et le culte des saints. D... et sa seconde femme allaient donc, chacun de son côté, à un temple différent, milady avec miss Mary, et D... avec mistress Fausta et miss Arabella.

Donc, pendant la traversée de Madras à Calcutta, je m'entretins souvent avec mes deux passagères. Plus tard, quand je quittai Calcutta, j'eus encore mistress D... et sa fille à bord du *Minam* ; là, nous reprîmes nos conversations, et c'est ainsi qu'en recousant plus tard les lambeaux de l'histoire de cette famille, je l'eus tout entière, ou à peu près, mes observations et mes découvertes postérieures complétant ce qui m'avait été dit d'abord.

Naturellement, nous causâmes religion à plusieurs reprises. Je

remarquai que mes interlocutrices avaient des tendances à s'éclairer. Elles m'écoutaient avec plaisir ; par malheur je n'étais pas assez fort théologien pour résoudre les quelques difficultés qu'elles me soulevaient. Mais il est un point sur lequel je réussis à les toucher, surtout miss Mary ; la sainte Vierge était sa patronne, en somme : pourquoi les protestants s'obstinaient-ils à ne pas rendre à la divine Mère de Jésus le culte qui lui est dû ? ce culte n'est-il pas le côté le plus touchant de notre religion ? la Reine des anges n'est-elle pas la meilleure consolatrice au milieu de nos peines ? la prier, n'est-ce pas reprendre espoir dans les tristes combats de la vie ?...

La jeune fille ne perdait pas un mot de mon argumentation, bien que je fusse peu éloquent prédicateur. Ce n'était pas, du reste, la première fois qu'elle étudiait en elle-même cette question.

A Madras, une de ses amies d'enfance, une Française catholique, lui avait chanté un jour un cantique à la Vierge, et elle en avait trouvé les paroles et la musique fort belles. Elle se l'était fait apprendre, ce cantique ; elle le savait. Et, tandis que tout le monde était sur le pont ou dans les cabines, elle se mit au piano du salon des premières.

—Je vais vous le jouer, me dit-elle.

—Et le chanter en même temps ? ajoutai-je.

Elle se défendit un peu. J'insistai.

—Si l'on m'entendait, reprit-elle, on croirait que je vais me convertir au catholicisme. Or, c'est uniquement au point de vue de l'art que ce cantique me plaît.

En disant cette dernière phrase, elle eut une rougeur qui empourpra ses fraîches joues veloutées : il me sembla qu'elle se défendait mal et que le cantique à la Vierge lui plaisait à un autre point de vue que celui qu'elle indiquait. J'insistai donc de plus belle.

—Allons, Mary, fit sa mère, ne contrarie pas notre bon docteur.

De sa douce et limpide voix, au timbre argenté, mélodieuse et en même temps pénétrante, miss Mary, pendant que ses doigts agiles faisaient vibrer le piano, chanta alors, et avec tant d'expression et de sentiment que j'en fus remué, je l'avoue, jusqu'au fond de l'âme :

Je mets ma confiance,  
Vierge, en votre secours ;  
Servez-moi de défense,  
Prenez soin de mes jours ;  
Et, quand ma dernière heure,  
Viendra fixer mon sort,  
Obtenez que je meure  
De la plus sainte mort !

Je ne laissai rien paraître de mon émotion ; mais, tandis que miss Mary chantait, je ne pouvais m'empêcher de songer à l'horrible existence qui lui serait destinée, si

sa mère, son seul appui en ce monde, venait tout à coup à lui manquer, et si elle se trouvait ainsi livré à ce milieu hostile, composé d'un père brutal, indifférent, sans une parcelle d'amour pour elle, d'une tante qui m'avait paru, à moi médecin, atrocement dépravée, et d'une sœur qui, je l'avais bien compris à quelques anecdotes à moi répétées, la haïssait profondément.

—Infortunée jeune fille ! me disais-je en moi-même ; c'est alors que ce cantique qui semble lui plaire si fort, elle aurait besoin de le murmurer, comme une prière au ciel, avec ferveur.

Le lendemain, nous arrivions à Calcutta, où je pris congé de mistress D... et de Miss Mary ; elles descendirent à l'Esplanade Hôtel, et moi, je demeurai à mon bord.

## CHAPITRE V

## Deux Gros-bonnets de l'Occultisme

Ainsi que je l'expliquerai plus tard avec tous les détails nécessaires, Calcutta est le siège de l'un des quatre Grands Centres Directeurs de la franc-maçonnerie universelle. Dans la capitale politique des Indes se tient le haut et souverain conseil de tous



Le tableau palladique de la mort du Christ.

les rites pour l'Asie et l'Océanie. Mais le Directoire de Calcutta et les trois autres reconnaissent au-dessus d'eux, comme autorité spirituelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, le Suprême Directoire Dogmatique de Charleston, dont le président est en réalité le souverain pontife de toutes les sectes occultes, disons le mot, l'anti-pape.

Ici encore, comme dans toute cette région du sud de l'Asie, la nature et les mœurs des habitants semblent prêter au satanisme et être comme le reflet de ce choix maudit.

On sait que la franc-maçonnerie affectionne surtout l'horrible, le macabre. Eh bien, à Calcutta, la mort se montre sous toutes ses formes. A côté des cataclysmes de la nature, inondations, ouragans et typhons, qui y sont comme la normale du temps, les grands fléaux, peste et choléra, y sont comme la normale de la santé. Ceux qui échappent aux éléments et aux épidémies, sont dévorés par les fauves ou piqués par les serpents. La superstition, qui pousse au suicide, achève le reste. Telles sont les causes de décadence de cette race indienne si ancienne, remontant presque sans mélange aux premiers âges du monde, si puissante par le nombre, mais si faible par son abaissement intellectuel. L'Inde a eu cette singulière fortune d'avoir été conquise sitôt connue et d'avoir toujours eu des maîtres.

Dans l'Inde on rencontre le cadavre à chaque pas : bûchers, où les suttees (veuves) se brûlent aujourd'hui encore, malgré tout, et qui fument dans le ciel ; Gange et Brahmapoutra, qui charrient dans leurs eaux limoneuses et empoisonnées les cadavres de parias que l'on y jette, et qui roulent, crevés, le ventre ballonné, jusqu'à la mer ; tours élevées, appelées " tours des morts," au sommet desquelles les parsis exposent les corps de leurs trépassés, entre ciel et terre, afin que les vautours, les gyps et gypaètes, viennent, pensent-ils, les transporter lambeaux par lambeaux au séjour des bienheureux ; plaine de Dappah, enfin, cet ossuaire gigantesque, où, par innombrables milliers, par plusieurs centaines de mille, pêle-mêle confondus, pourrissent au soleil les cadavres d'hommes et les charognes d'animaux, où une tête humaine côtoie le sabot d'un cheval, où sur le corps d'un homme, placé là comme par hasard, on rencontre des têtes de veau mort-né, d'éléphant, de tortue, comme en un formidable sabbat de pourritures et de squelettes.

Tout, en un mot, dans ce pays de pestilence, tout pue, obsède le cadavre.

La mort, et toujours la mort, sous toutes ses faces et sous tous ses aspects : humide et visqueuse, dans l'eau croupie ; carbonisée ou fumante, dans le feu, sous le ciel ; putréfiée et noire, sur le sol marécageux ; ou blanche d'ossements parsemés, comme une mosaïque funèbre, dans la terre sèche. Partout c'est encore la mort, et la mort païenne, bestiale, diabolique, pour dire la vérité ; car, si le chrétien aspire à la mort calme et décente, le luciférien, qui est le pire des fanatiques et qui se complait dans l'horrible, recherche comme une volupté sainte le trépas cruel et se vautre à plaisir au sein des plus immondes putréfactions.

Et ici, de nouveau, je ne saurais trop prier le lecteur de ne pas croire à du roman ; tout ce que je dis et tout ce que j'aurai encore à dire, est de la plus scrupuleuse exactitude, de la plus scientifique vérité. Mais il est utile, indispensable de faire ressortir cela, de surmonter une légitime répugnance pour montrer cette mise en scène infernale, afin que l'on voie clairement qu'à travers les oripeaux dont les contes de pseudo-voyageurs l'ont parée, sous cette Inde de rajahs et de bayadères, s'exhibe l'Inde des fakirs, des sectateurs de l'esprit du mal ; et c'est là un tableau fidèle où apparaît très distinctement, écrite, non en hiéroglyphes, mais en caractères, en lettres bien nettes pour ceux qui savent voir et lire, la signature exécrationnelle de Satan, peintre de ce fantasmagorique décor, suprême grand maître de ces populations dégradées, avilies depuis des siècles ; et toutes ces puanteurs respirent sa présence, exhalent sa manifestation permanente ; c'est bien là un des endroits du globe les plus propices à sa communication avec ses élus.

Vraiment, la franc-maçonnerie des arrière-loges ne pouvait trouver mieux que Calcutta pour y établir son directoire asiatique et océanien.

Entre chaque voyage, le *Meinam* restait douze jours dans le port de la capitale indienne, c'est-à-dire plus qu'il ne m'en fallait pour étudier, dans cette première excursion, les agissements des chefs inconnus de la secte internationale, et pour prendre le temps de mettre mes notes au clair, de consigner les résultats de mon enquête préliminaire.

Calcutta est aujourd'hui la plus grande ville de l'Inde, la plus peuplée, la plus riche. Elle n'est pas, elle ne sera jamais la métropole des Hindous ; il lui manquera, pour le devenir, le prestige des traditions et la poésie des grands souvenirs de l'histoire ; mais Calcutta est la capitale des Anglais ; c'est un bazar oriental, devenu comptoir-office.

Elle est située sur les rives du Bhagirati, auquel les Hindous ont conservé le nom brahmanique de Hougly. Etagée sur les bords du fleuve, la ville montre avec orgueil ses édifices européens, que le vieux sol de l'Inde s'étonne de porter ; des maisons en briques

s'alignent dans des rues symétriques, au-dessus desquelles pyramident les pagodes des temples, s'arrondissent les dômes des mosquées, dominant au loin. Au sud, on aperçoit la masse imposante du Fort William, symbole de la puissance des conquérants.

On n'a pas fait vingt pas dans la cité, que l'on se sent en plein bazar, en plein commerce ; spectacle que l'animation de la rue, la vue du fleuve ou des navires, se pressant, de toutes formes et de toutes dimensions, ne font qu'accentuer, attestant la fiévreuse activité du génie anglais, que rien n'arrête, que rien ne ralentit.

Mais, au sein même de ce mouvement, au milieu de ces splendeurs de la civilisation matérielle, l'homme est averti qu'il se trouve en présence d'une nature ennemie, que tout menace son existence, et que, s'il veut la conserver, chaque instant de sa vie qui est en péril est aussi une lutte. L'air qu'on y respire, chaud et humide, poisseux, suffoque ; l'eau des puits est sulfureuse et saumâtre ; le sol, plat et marécageux, s'affaisse sous le poids des maisons, dont les murs se lézardent et craquent ; et il suffirait d'un caprice du Gange, il suffirait d'un détour de l'Hougly, inclinant vers la droite, pour que la riche cité, pressée de toutes parts dans les bras perfides de ses mille canaux, fût changée tout à coup en une vaste mer, engloutissant sous le niveau de ses vagues l'orgueilleuse insoeance des maîtres de l'Inde et la servitude des esclaves conquis.

Par sa situation de siège de l'un des quatre Directoires de la haute maçonnerie, Calcutta est un grand centre sectaire, où affluent et pullulent des membres de tous les rites ; ainsi qu'à Jérusalem les chrétiens de diverses églises se réunissent au Saint Sépulcre ; ici se coudoient, au grand temple maçonnique, le Kadosch du rite écossais et le Sublime Maître Choisi du rite de Royale-Arche, le Commandeur de l'Aigle Blanc et Noir du rite d'Hérodome et le Grand Inspecteur Parfait Initié du rite de l'Écossisme philosophique, le Frère Elu du rite johannite dit de Zinnendorf et le Frère de la Croix-Rouge du rite des Illuminés de Swedenborg, le Chevalier de la Ranouka du rite misraïmite et le Souverain Grand Maître ad Vitam du rite de Memphis, le Bon Cousin Grand Maître Carbonaro, chef d'une Haute Vente, et le Mage de la Nouvelle Rose-Croix, le Fakir luciférien et le Sublime et Discret Vengeur de la San-Ho-Hoeï chinoise, le Chevalier Templier du Lessingbund et le Hiérarque du Palladium Ré-Théurgiste Optimate ; en d'autres termes, Calcutta est un des principaux lieux de rendez-vous de tous les sectaires occultistes qui ont juré l'anéantissement du catholicisme, de tous les maçons des hauts grades, qui, par une initiation à eux réservée, connaissent le secret des secrets, savoir : que le grand architecte de l'univers n'est autre que Lucifer-Dieu.

Dans ce pays où règne extérieurement le protestantisme anglais, favorisant cet épanouissement ne l'occultisme sataniste, les conquérants sont, d'autre part, tenus en échec par d'autres sociétés secrètes, celles-ci indiennes et patriotes, depuis les Thugs ou étrangers, qui existent toujours, jusqu'aux Brahmanis, continuateurs de Tippoo et de Nana-Saëb, qui rêvent la revanche, la liberté, qui ont fait le serment d'affranchir de la domination étrangère le sol de leur patrie.

La société des Thugs a, depuis longtemps, sa réputation faite. On sait que les Indiens qui en font partie se vouent tout spécialement à la déesse Khali, et que, d'après leur théorie religieuse, plus on offre de victimes à cette déesse, plus on arrive facilement au ciel, à la condition toutefois que les sacrifices offerts soient non sanglants ; d'où le procédé du foulard ou de la corde, c'est-à-dire l'étranglement.

J'ai eu l'occasion de causer longuement avec un des chefs de cette secte redoutée, lequel fut mon passager, se rendant de Calcutta à Madras, où l'on avait annoncé une arrivée de caravane très nombreuse d'Européens et, en particulier, d'Anglais. Cet homme m'a vraiment étonné par son érudition, son calme, sa distinction.

Loin d'être des brigands, tuant pour voler, les Thugs sont, à leur manière, des patriotes, farouches, implacables, fanatiques ; en effet, ce sont surtout les étrangers qu'ils assassinent, et, d'après leur superstition, le meurtre d'un Anglais compte double auprès de Khali ; l'étranglement des envahisseurs du territoire sacré de l'Inde est leur façon de gagner des indulgences ; le Thug qui a étranglé cinq Anglais encintes est du coup sacré et se croit définitivement sauvé, destiné infailliblement au paradis de Brahma.

Quelque temps après le voyage de ce chef thug dont je viens de parler, j'appris que toute la caravane anglaise nouvellement arrivée à Madras avait disparu. Le gouvernement local fit le silence sur cette affaire, et l'on répandit le bruit qu'elle s'était noyée dans un torrent par l'imprudence des guides qui la conduisaient et qui avaient eux-mêmes péri. Le fait était vrai ; mais ce qu'on ne disait pas, ce que le lieutenant gouverneur cachait avec soin, c'était que Madras était le centre de la secte des Thugs-Noyeurs, une variété des étrangleurs, ainsi que mon terrible passager me l'avait expliqué.

Des Brahmanis, qui sont des patriotes combattant loyalement les conquérants avides et odieux, leur tenant tête, à visage découvert, je n'ai rien à dire, sinon qu'ils sont souvent, dans leurs insur-

rections, des héros admirables; et j'en arrive tout de suite aux Fakirs, dont un grand nombre s'immolent à Brahma-Lucif; ceux-ci sont les plus intéressants à connaître, le plus curieux à étudier.

Le Fakir de l'Inde est, en réalité, un personnage énigmatique, qui semble violer toutes les lois de la nature. Sa caractéristique est surtout de ne rien faire de ce que fait le commun des mortels. C'est un rebours. Ni il ne boit, ni il ne mange, ni il ne dort; il ne vit pas; il est dans une perpétuelle contemplation, une constante absorption; la médecine le constate, mais n'a point réussi à l'expliquer.

Il a commencé par être *jongleur*, ou, pour mieux dire, escamoteur, bateleur forain; puis, il est devenu *kami*, c'est-à-dire qu'aux escamotages vulgaires il a eu le droit de mélanger quelques jongleries d'ordre supérieur; enfin, il est parvenu au grade de *Sita*, c'est-à-dire qu'il peut maintenant, en vertu des conjurations rituelles qu'il prononce, se livrer à des sortilèges, des évocations et des actes en contradiction avec les lois de la nature. Il y a chez lui, dans cette initiation progressive, quelque chose de qui se passe chez le Brahme, qui, au premier degré, ne peut ni entendre ni lire la doctrine, qui, au second degré, l'entend, mais ne peut la lire, qui, au troisième, la lit, mais ne l'enseigne pas, et qui, enfin, au quatrième degré seulement, peut tout faire, lire et enseigner. Mais, il existe, entre le Brahme et le Fakir, une différence capitale. Le Brahme est le prêtre de la religion nationale indienne. Le Fakir, lui, est, en quelque sorte, le moine d'une religion secrète; longtemps, il a dérouté les écrivains qui ont étudié l'Orient; tel auteur le donne pour un religieux mahométan, vivant d'aumônes, et c'est qu'en effet, dans certaines contrées où l'islamisme domine, les fakirs paraissent, par quelques pratiques extérieures, se rattacher à la religion de Mahomet; tels autres auteurs croient et écrivent que le fakirisme est une secte particulière inféodée au brahmanisme, parce que, dans les pays indiens, bon nombre de fakirs laissent entendre que Brahma est vénéré par eux. Ces écrivains se sont laissés tromper par des apparences. Le fakirisme, je ne saurais trop le répéter, constitue une société religieuse; c'est une variété du satanisme; c'est le gnosticisme oriental. De même que, dans les pays protestants, les lucifériens se donnent plus ou moins ouvertement comme adhérents au socialisme, de même les fakirs ont une doctrine occulte, une religion spéciale mystérieuse, qu'il est impossible de connaître si l'on n'a pas pénétré dans leurs assemblées secrètes.

A Calcutta, je ne manquai pas de me rendre, dès le jour même de mon arrivée, au siège du Directoire maçonnique. Là, les dépendances du grand temple sont surtout réservées à l'administration. L'immeuble, qui n'est nullement caché, que les habitants connaissent, est situé en plein Chowringhee, au quartier neuf; il renferme une douzaine de salles, plus ou moins spacieuses, appareillées pour les tenues des principaux rites, machinées en conséquence, notamment trois sanctuaires dans le sous-sol. Une quatrième salle, installée aux dernières profondeurs de l'édifice, est, contrairement aux autres, dépourvue de toute préparation; les murs en sont nus, en blocs massifs de granit, sans aucune niche; les dalles sont larges, en ciment; l'orient est en pierres de granit, comme les murailles; nul autre ornement que l'autel du Baphomet, flanqué, à droite et à gauche, des deux obligatoires tableaux que j'ai déjà décrits; mais, ici, les peintures sont soignées, et non grossières comme chez les fakirs cinghalais. Ayant décliné mes titres, je fus admis à visiter l'immeuble, et même je fis une petite station à la bibliothèque, qui contient des livres fort curieux, en quantité innombrable, et tous les rituels maçonniques que l'on peut imaginer, imprimés ou manuscrits en presque toutes les langues. Naturellement, le frère archiviste ne me laissa feuilleter que ceux des grades égaux ou inférieurs à mon degré d'initiation; en réalité, il ne me manquait que l'initiation au palladisme.

Tandis que je faisais cette visite préliminaire, vint un certain frère Hobbs, avec qui je fus très aise de lier connaissance; il était un des principaux administrateurs d'une grande compagnie de thé

de Calcutta; ce qui m'intéressait n'était pas sa qualité civile, comme on pense bien, mais sa fonction dans la haute maçonnerie. Le frère Hobbs était précisément le grand-maître de l'aréopage théurgiste, qui avait présidé la séance où avait eu lieu l'apparition dont Carbuccia s'était montré si ému.

Je m'empressai donc de me faire présenter à lui, et, lorsque je lui eus raconté, comme incidemment, l'épisode de Galle, c'est-à-dire la mort de la prêtresse fakir à laquelle j'avais assisté, et la réunion du temple MacBenac de Pondichéry, lorsque je lui eus montré la carte de visite du frère John Campbell, augmentée de quelques mots d'amitié de celui-ci, avec sa signature, nous devinmes bientôt les meilleurs amis du monde.

Adroitement, je fis venir la conversation sur les apparitions, que je croyais possibles, dis-je, mais que je n'avais pas encore vues.

— Nous en avons eu plusieurs, cette année, affirma le frère Hobbs; mais c'est surtout dans les tenues palladiques qu'elles se produisent le plus aisément. Il n'y a pas quatre mois, le Dieu Bon lui-même s'est manifesté à nous.

— En personne? interrogeai-je.

— En personne.

— Ici?

— Ici, dans le sanctuaire de granit, du sous-sol. Mais, pour voir

le Dieu Bon face à face, il faut avoir un cœur ferme. Cette fois, nous eûmes le tort d'admettre à la séance un cabaliste de Memphis, — votre rite, ajouta-t-il, — un Napolitain que nous nous imaginions peu impressionnable, car il avait subi sans faiblir diverses épreuves à des initiations précédentes; mais le malheureux n'était pas de taille à connaître tous les mystères du Palladium. Le frère Carbuccia, c'est son nom, s'est évanoui, a eu une crise; nous avons dû lui prodiguer nos soins...

Je l'interrompis, en stimulant l'étonnement.

— Tiens, tiens, Carbuccia, fis-je; mais il me semble me rappeler vaguement que j'ai connu quelqu'un de ce nom-là... N'est-ce pas un graineur?

— Il l'était, du moins; maintenant, il fait le commerce des bibelots et des curiosités de l'Inde et de la Chine.

— Je dois peut-être l'avoir eu comme passager... Oui, certes; ce nom de Carbuccia n'est pas nouveau pour moi.

Je me fis donner quelques détails de l'apparition. Le frère Hobbs me répéta à peu près le récit de mon Italien; il omit néanmoins de m'indiquer le procédé auquel on avait eu recours, dans cette tenue récente, pour obtenir la manifestation luciférienne; il

ne me dit pas un mot des trois crânes de missionnaires martyrisés, ni de la mort subite du frère Shekleton.

— Pourrai-je assister à quelque séance de ce genre? demandai-je, d'un air avide de curiosité.

— Je ne crois pas que ce soit encore possible pour vous. Carbuccia avait, au rite de Memphis, un grade inférieur au vôtre, il est vrai; mais c'était déjà un grade eubalistique, et il avait eu soin de se faire initier au palladisme, en passant par toute la filière. Il vous faudrait être au moins Kadosch du Palladium, et vous ne l'êtes pas, mon cher frère.

— J'en solliciterai l'initiation, répondis-je.

J'étais déçu, au fond; car je savais quels serments à Lucifer il faut prêter pour entrer dans le palladisme, et, pour rien au monde, je n'aurais passé par cette abominable formalité. En moi-même, je cherchais comment je devrais m'y prendre pour continuer mon enquête sans faillir à ma foi.

Le frère Hobbs m'expliqua qu'à raison de mon haut grade eubalistique, il me serait possible d'assister à une réunion palladique, comme visiteur, si j'y tenais; mais, d'après les règles, cette admission était exceptionnelle et ne pouvait avoir lieu qu'une seule et unique fois; en outre, dans les tenues de Ré-Théurgistes Optimates où sont admis des frères haut gradés non affiliés au rite, on ne procède jamais à des évocations. Il ajouta, cependant, pour m'engager à venir, que je verrais des choses tout à fait extraordi-



— L'heure de ton travail? me demanda-t-il.

naires et sortant absolument des banalités de la plupart des loges européennes.

—Un de nos plus illustres frères, un délégué de Charleston, me dit-il, est de passage à Calcutta, on ce moment, à titre de Souverain Grand Inspecteur Général, envoyé par le frère Albert Pike auprès de notre Directoire, et ce soir nous aurons, en son honneur, non pas ici, mais en dehors de Calcutta, une solennité à laquelle prendront part tous les grades de théurgie ; on baptisera, on fera une reconnaissance conjugale, selon les principes du palladisme en ce pays, c'est-à-dire avec le concours de fakirs et de dévadasis ; on terminera par une pompe funèbre théurgiste, dans des conditions qui vaudront bien une de ces manifestations divines que vous êtes désireux de voir.

Je connaissais par Carbuccia l'argot de la secte ; il s'agissait de parodier un baptême catholique, un mariage catholique, une cérémonie mortuaire catholique. Je le devinais sans peine ; mais en quoi, me demandais-je en moi-même, une parodie d'enterrement chrétien pouvait-elle équivaloir à une apparition d'esprit, à une scène surnaturelle infernale ?... Le frère Hobbs ne m'en dit pas plus long sur ce point.

Par contre, il s'offrit à me servir d'introduit par le délégué de Charleston, dont l'acquiescement était indispensable pour mon admission exceptionnelle à la solennité. Cet inspecteur délégué se nommait Philéas Walder et était un des dix Mages Elus composant le Sérénissime Grand Collège des Maçons Emérites, qui est, autour de l'anti-pape, la contre-œuvre du Sacré Collège des cardinaux.

Nous nous rendîmes à l'hôtel Adelphi où cet important personnage était descendu. Le frère Hobbs me présenta, en insistant sur la recommandation dont la carte de visite du frère John Campbell me faisait bénéficier. Philéas Walder m'accueillit, on gardant vis-à-vis de moi une certaine réserve.

Un être indéchiffrable, une vivante énigme, ce Philéas Walder. Quelques auteurs anti-maçonniques ont déjà parlé de lui et de ses collègues, mais d'une façon très vague. Mgr Léon Maurin, évêque de Port-Louis, dans son remarquable ouvrage paru tout récemment, *la Franc-Maçonnerie synagogue de Satan*, cite le fameux Grand Collège des Maçons Emérites, indique le nombre de ses membres, mais, dans la reproduction d'une "encyclique" de l'anti-pape Albert Pike, il supprime les noms, qu'il eût été intéressant de faire connaître au public, puisque voilà quelques-uns des hauts chefs secrets de la franc-maçonnerie universelle. M. Léo Taxil n'a pas fait d'allusion, que je sache, aux dix membres du Grand Collège de Charleston ; mais il mentionne, accidentellement, le frère W... comme ayant organisé en 1881 les loges palladiques en France ; il consacre quelques pages à sa fille, mais toujours en ne donnant que l'initiale de son nom. Ces indications, trop succinctes, sont la preuve que M. Léo Taxil avait recueilli assez de renseignements sur les Walder, le père et la fille ; pourquoi n'a-t-il pas publié leurs noms en toutes lettres ? pourquoi ses divulgations, jusque-là courageuses, se sont-elles arrêtées ? D'autre part, M. Adolphe Ricoux imprime les noms des dix Mages Elus du Sérénissime Grand Collège ; mais il ne donne sur aucun d'eux pas le moindre renseignement, et cependant on comprend, en lisant cet auteur, qu'il a été bien informé sur les chefs de Charleston.

Il m'appartiendra, en conséquence, de combler toutes ces lacunes. Je me suis promis de faire la lumière complète. Je nommerai, moi, Maçons et Maçonnes en toutes lettres ou, tout au moins, ceux et celles qu'il sera nécessaire de nommer. Les Walder sont du nombre.

C'est donc en octobre 1880 que je vis pour la première fois Philéas Walder, à Calcutta ; il avait alors cinquante-huit ans. Il est de taille plutôt grande que petite, mais de buste court ; il paraît petit, lorsqu'il est assis, étendant devant lui d'assez longues jambes ; sitôt qu'il est debout l'aspect change. La physionomie est dure, légèrement allongée ; les yeux sont glauques et d'une expression indéfinissable ; la bouche est édentée ; le front est vaste, sous une chevelure postiche. La parole est brève, cassante. Quand on cause avec lui, il a une manie : de la main gauche, il vous tient par l'habit, vers une boutonnière, et constamment, en gesticulant, il agite son bras droit, par saccades, le poing fermé ; on croirait qu'il veut vous boxer, s'il n'écartait le poing dans chacun de ces mouvements brusques.

Il se rendait en Europe, accomplissant une tournée d'inspection ; il avait laissé sa fille à Charleston.

Né dans un canton de la Suisse allemande, Philéas Walder a, d'abord, été pasteur luthérien. A vingt-sept ans, il démissionna, on n'a jamais bien su au juste pourquoi. Il habita quelques années l'Alsace et s'y fit anabaptiste. Dans cette secte, il fut un des plus fanatiques ; il prêchait l'hérésie, non pas sous la forme modérée de Mennon Simonis, mais violemment et en conformité avec la doctrine de Jean de Leyde. Pour être saint, selon lui, il fallait rejeter toute loi extérieure ; la Bible elle-même était inutile ; il donnait à ses adeptes le baptême du feu ; il les faisait communier avec une tranche de rôti et une chope de bière ; il se prétendait inspiré

directement de Dieu, et, lorsque ses inspirations contredisaient la Bible, c'était, affirmait-il, qu'il y avait falsification dans celle-ci. Au surplus, il était loin d'avoir de bonnes mœurs ; il soutenait publiquement que les hommes et les femmes ne doivent s'unir entre eux que par des liaisons passagères et simultanément multiples.

Il demeura anabaptiste trois années seulement. En 1852, la renommée des mormons de l'Amérique du Nord commençait à devenir tapageuse. Brigham Young, le second chef de la secte nouvelle, chassée de l'Illinois par les habitants résolus à ne pas souffrir au milieu d'eux ce qu'ils appelaient "un ramassis de voleurs et d'infâmes coquins," avait établi ses disciples dans la vallée du Grand-Lac-Salé, entre la Californie et l'Oregon ; il y avait fondé la cité de Deseret ou Nouvelle-Sion, qui compta 8,000 habitants au bout de quatre ans, et où il avait fait construire une école normale, des bains, des édifices publics, un fort, une vaste salle d'assemblées et un temple. Ce fut à cette époque que l'ex-pasteur Walder quitta l'Europe, se sentant attiré par le mormonisme ; le gouvernement des Etats-Unis avait, depuis deux ans, érigé en territoire, sous le nom de l'Utah, la colonie des sectaires, dont les progrès avaient été si rapides ; l'apôtre John Taylor venait de publier, à Paris même, *l'Evangile des Mormons* ou *l'Etoile du Désert*. Philéas Walder fut bientôt reçu apôtre, à son tour.

On sait les difficultés qui surgirent, dès 1856, entre le gouvernement fédéral et le territoire de l'Utah, qui comptait alors 30,000 mormons. Il y eut guerre civile, en 1857, les disciples de Brigham Young voulant maintenir leur droit à la polygamie, contrairement à la constitution de l'Union américaine. Walder fut au premier rang des combattants les plus acharnés. Lorsqu'en 1862 Brigham Young fut élu président de l'Utah, l'ex-pasteur fut nommé un des quatre-vingt-dix missionnaires du mormonisme ; ce qui lui procura l'occasion de revenir en Europe. Il visita surtout l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, l'Alsace, s'efforçant de recruter des adhérents. C'est au cours de ce voyage qu'il eut Sophie d'une jeune Danoise, presque aussitôt abandonnée que connue ; à peine mise au monde, à Strasbourg, l'enfant fut ravie à la mère, et celle-ci, délaissée. Rien n'est plus étrange que cette conduite de Philéas Walder, se plaisant à briser le cœur de la jeune femme, sa victime, et, d'autre part, entourant de soins le bébé dont il s'emparait furtivement, en vrai larron. Je n'ai pu savoir, et tout le monde, sauf peut-être l'ex-pasteur, ignore ce qu'est devenue la malheureuse mère de Sophie ; on affirme, du reste, que jamais Sophie, digne fille de son père sans cœur, ne s'est souciee de rechercher celle à qui elle doit le jour ; cette indifférence inouïe, contre nature, cache sans doute quelque sombre mystère.

Chez les mormons, Philéas Walder se donnait comme ayant le don de converser avec les esprits. On sait, que, sous des apparences religieuses, la secte cache un bizarre mélange de matérialisme et de spiritisme.

Entre temps, Walder s'était affilié à la franc-maçonnerie, passant d'un rite à un autre ; il fut d'abord, dans l'Utah, le propagateur du rite de Royale-Arche ; il y établit, progressivement, huit loges, régies par une Grande Loge, qui a été fondée en 1872 à Salt-Lake-City ; puis, il se rallia à l'écossisme et se rangea sous la bannière du Suprême Conseil de Charleston ; il avait enfin appris que là était le centre directeur de la franc-maçonnerie universelle, le siège du souverain pontificat de l'Eglise de Satan. Albert Pike l'apprécia et fit de lui un des membres de son Sérénissime Grand Collège.

En 1873, les mormons étaient plus de cent mille dans l'Utah. Quatre ans après, Brigham Young mourait, et sa succession était dévolue à John Taylor par le conseil des douze apôtres de la secte.

Walder, à la fois lieutenant de John Taylor et d'Albert Pike, est aujourd'hui le trait d'union entre le mormonisme et la franc-maçonnerie. C'est un homme d'une activité prodigieuse. Tantôt dans l'Utah, tantôt dans la Caroline du Sud, il a deux domiciles officiels : l'un, au Deseret ; l'autre, à Charleston. Ce qui ne l'empêche pas d'accomplir de nombreux voyages. Le croit-on en Amérique ? il débarque tout à coup d'un paquebot en Europe ou en Asie, ayant sans cesse une mission dont le but est inconnu, visitant les loges et les arrières-loges des diverses capitales du monde, aujourd'hui sous son nom et se faisant rendre des honneurs, demain en secret, avec une fausse barbe et un diplôme à lui délivré, sous un nom de fantaisie, par le Suprême Conseil de Charleston. Depuis une dizaine d'années, il s'est particulièrement consacré à la propagande du rite palladique et néglige la maçonnerie ordinaire.

C'est lui-même qui a élevé sa fille, dans le satanisme pur.

Tel est l'homme à qui le frère Hobbs sollicita pour moi la faveur exceptionnelle d'être admis à la solennité qui se préparait. Il me l'accorda froidement, après quelques mots secs. Il me devisagea un long moment, me posa trois ou quatre questions dont j'eus la chance de ne pas être embarrassé, — car elles avaient trait justement à des sujets dont Carbuccia m'avait instruit, — et, pour conclure, il dit à mon introducteur :

(A suivre)

sons — devier . nent va gues. . Vois! le dernier rayon agonise à tes

*p*

ba . gues. — Ma sœur, entends-tu pas — quelquecho si mon

*p*

— rit? — *dolce sempre* Mets sur mon front tes mains frai . ches comme une eau

*sempre pp*

pu re Mets sur mes yeux tes mains dou . ces com . me des



POÉSIE  
de Albert SAMAIN  
MUSIQUE  
de Gabriel FAURE

# SOL

Andante

CHANT *pp* Voi ci que les jar.

PIANO *pp*

u. de la nuit — vont fleurir Les b rnes, les couleurs, les

*poco* nous, — Et tout ce que la terre a désoûpirs qui meo s'is tent, il!

*crusc* sem ble qu'à mon cœur enivre tes ra con tent: Tes

*sempre f* yeux le ves au ciel, irris tes

*p* et si doux:

*crusc* Et que mon ame ou vit le gout se cret des

*p* Sont comme en lys il douç et

*crusc* pite à ta cein tu rel

*ppp* C'est ta pi tie qui pose ain si sor doigt sur

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

# LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

PREMIÈRE PARTIE

LA FEUILLE D'OR

V — REFUGE DE PHILÉMON — Suite

—Corn Castle a été dans les temps un château fort, en même temps une prison. Le malheureux, enfermé dans le cachot, où tu as été mis toi-même, était un marin, tu as trouvé des boutons gravés d'une ancre, de plus, c'était un Français.

—Qui te l'a dit ? s'écria Lafressange au comble de la surprise.

—Ceci, répliqua Mauroy, en sortant un objet de sa poche. Je t'ai dit que ce matin j'avais travaillé pour toi ; c'est un macaron, un bouton plus gros que les autres, et qui tenait la ganse du chapeau galonné, et bien que l'oxydation ait altéré complètement ce macaron, on y distingue parfaitement encore à l'œil nu les trois fleurs de lys, les armes de la France !

—C'est de plus en plus curieux, fit Lafressange.

—Oh ! je n'ai pas fini, reprit Flavien, je ne suis encore, au contraire, qu'au début. Eh bien ! ce marin français... français nous en avons la preuve tangible, qui est enfermé à Corn Castle, qui s'évade à demi et trouve la mort dans le souterrain... qui te dit que ce n'est pas un corsaire.

—Ah ! cela, s'écria Lafressange, rien ne le prouve.

—Non ! mais tout me permet de le supposer. Il y a mieux... à l'heure qu'il est, j'ai la conviction profonde que ce marin français est un corsaire.

Et comme Lafressange faisait une moue incrédule :

—As-tu lu le *Scarabée d'or* d'Edgard Poë, lui demanda brusquement Flavien.

—Parbleu ! un purchef-d'œuvre. Ah ! je te vois venir ! Tu en es à l'énigme, au problème cryptographique. Mais c'est de la pure fantaisie.

—Pas tant que tu le crois. Sans doute l'illustre romancier américain a composé lui-même son problème, mais son point de départ appartient à l'histoire.

—Tu en es sûr ?

—Parfaitement certain, je puis t'en fournir la preuve quand tu voudras. Kidd, le Kidd d'Edgard Poë, a parfaitement existé. Après avoir été capitaine corsaire, puis pirate, il avait accumulé des parts de prise, pour une valeur considérable. A tout instant ses marins, et lui descendaient à terre, avec les plus grandes précautions, portant d'énormes coffres dans lesquels était, disait-on, renfermées des valeurs énormes en bijoux, or et argenterie.

Ces enfouissements avaient lieu en face de l'endroit où se trouve actuellement New-York, dans la Longue-Ile, à Newark et surtout dans l'île Gardener et ses environs.

—Où as-tu appris tous ces détails ?

—Oh ! d'une façon bien simple. J'ai fouillé de divers côtés, lorsqu'il a été question de l'histoire des Galions de Vigo... j'ai même fait une série d'articles à cette époque sur les trésors problématiques... Je reprends : Lorsque Kidd fut pris et pendu haut et court, on se souvint en Amérique des trésors du capitaine Kidd, et des recherches furent faites en plusieurs endroits pour les trouver. Un seul, parmi ceux qui voulaient découvrir ces richesses, — un homme de Long Island, fut assez heureux pour déterrer un des coffres de Kidd. Nul ne put jamais dire ce qu'il contenait car il gar-

daît le secret de ses trouvailles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il devint fort riche.

—Il est évident, interrompit Lafressange, qu'Edgard a eu connaissance de ce fait, et que c'est ce qui lui a donné l'idée d'écrire sa merveilleuse nouvelle.

Flavien fit un signe de tête affirmatif.

—Il est bien aussi certain que c'est là son point de départ. Mais encore un mot, et j'en ai fini avec Kidd... En 1843... je puis préciser le chiffre, une Compagnie se forma à New-York pour relever l'*Adventure*, c'était le nom de la frégate commandée par le fameux pirate, et sur laquelle il avait fait toutes ces courses. On prétendait qu'au fond de la baie de l'Hudson on apercevait, sous l'eau, la carcasse de l'*Adventure* ; de même que l'on apercevait les coques des fameux galions dans la Baie de Vigo... Tu vois que ces derniers n'ont été qu'une simple copie. Les actionnaires de l'*Adventure* perdirent leur argent, l'affaire se liquida par un déficit considérable. Depuis cette époque, toutes les fois qu'on parle d'une entreprise véreuse aux États-Unis, on l'appelle *Kidd's Humbug*, "la blague de Kidd."

—Là ! tu vois répliqua Lafressange.

—Je vois quoi ?..

—Que toutes ces histoires de trésors enfouis sont, tu viens de le dire des *blagues* ! La feuille d'or doit en être une tout comme les autres.

Et Lafressange eut un geste plein d'insouciance.

—Ta déduction n'est pas juste le moins du monde. Et je vais te donner mes raisons. Je t'ai parlé du métal de la feuille. Tout semble indiquer qu'un document inscrit sur une plaque semblable est un document important.

—C'est une idée fixe chez toi.

—Parfaitement. Lorsque je crois une chose juste, rien ne me fait y renoncer, tant que je n'ai pas eu la preuve palpable de mon erreur. Suis-moi bien maintenant, j'arrive au plus précis. J'ai nettoyé la feuille d'or cette nuit, et j'ai relevé l'inscription par signe.

Et Flavien sortant un papier de sa poche, le mit sous les yeux de Lafressange.

—Là ! regarde, et dis-moi ce que tu en penses ?

I 5 + L 2 5 ÷ + P  
L 3 g 2 + D + C +  
L Q n × + + z + m  
2 5 2 g 5 V z Q P  
C 2 + 1 7 3 + × +  
+ n l L g L 2 P n  
× g n 2 × L S + n  
Q r g r s 2 T g 2

Lafressange rentra la tête dans les deux épaules.

—Je ne sais que croire, je te l'avoue, répondit-il. Il est évident que ces signes veulent dire quelque chose ; mais de là à en déduire qu'ils révèlent l'existence d'un trésor, il y a loin.

—Pas tant que tu crois.

Lafressange regardait l'inscription.

—Nous arriverons sans trop d'effort, je le suppose, à découvrir la clef, de ce chiffre.

—Je le pense comme toi, répliqua Flavien, d'autant qu'il ne me semble pas très compliqué. Ah ! j'oubliais ! J'ai omis sur le papier une indication précieuse.

Et Mauroy, un crayon à la main, fit le signe ci-dessous au sommet du papier.

N  
^  
v  
S

—C'est une rose des vents. L'n indique habituellement le Nord. Tu vois que l'inscription doit contenir une révélation que la direction de la rose permettra de préciser.

Lafressange devenait rêveur.

Peu à peu il était gagné par la conviction de son ami.



Accoudée au balcon, Mde de Gunka observait une ombre qui pesait à quelque distance delà.

—Résumons-nous, reprit Mauroy. Nous savons que le malheureux enfermé dans le château de *Corn Castle* est un marin, un marin français. Un officier, un chef, puisqu'il portait des galons. Ce chef tenait dans ses doigts un objet auquel il attachait le plus grand prix. Sur cet objet, nous trouvons une inscription et une indication des quatre points cardinaux. Il me semble que nous avons fait un grand pas, et que nous avons appris pas mal de choses.

#### VIII.— UNE RÉUNION D'ACTIONNAIRES

La baronne parlait.

Elle quittait Bridport, désolée de ne point trouver d'habitation à sa convenance.

Par une étrange coïncidence, toutes, sans exception, en dehors du chalet de la famille Chaudenay, sur lequel elle avait jeté son dévolu étaient ou trop petites ou trop grandes, ou n'importe quoi. Enfin elles avaient toutes quelque défaut capital.

L'oncle Philémon était désolé. Perdre cette ravissante baronne, aussitôt après l'avoir connue et appréciée, n'était-ce pas désespérant.

C'est que Mme de Gunka, durant les quelques heures quelle avait séjourné à Bridport, avait su conquérir tout ce petit monde.

L'oncle Philémon et la tante Elvira en raffolaient

Berthe elle-même, si froide, si réservée d'ordinaire avait été séduite.

Henriette de Gunka était une charmeuse, une fascinatrice. Et ç'avait été tâche par trop facile, en même temps que joie sans pareille, pour une telle femme, que d'enguirlander et d'entortiller la jeune fille, alors qu'elle se préparait à lui faire une cruelle déchirure au cœur.

Car Lafressange, tout en se sentant très épris de Berthe de Kermor, s'avouait à lui-même que Mme de Gunka prenait une place de plus en plus grande dans sa pensée.

—Pour la baronne ; elle avait intérêt à se rapprocher de plus en plus de la famille Chaudenay.

Elle était certaine qu'au retour en France, il s'établirait des relations suivies entre cette famille et les compatriotes que l'imprévu des événements avaient rapprochés.

La jeune femme, en évoluant dans ce centre mondain, pourrait donc surveiller Flavien Mauroy, et tenir Léo Lafressange de court.

En bande, sauf Théodore Mindeau qui bougeait de moins en moins, on conduisait donc la baronne à la gare.

Promesses de se revoir, instances réitérées. Sitôt le retour à Paris, l'hôtel de la rue de Prony fraterniserait avec l'appartement de la rue de Caumartin, ce serait charmant.

Il y avait mieux et ce fut Berthe, qui, la première, eut cette idée, et en chuchota deux mots à l'oreille de l'oncle Philémon.

Comment donc ! Mais, c'est parfait ! idée géniale ! Pourquoi la baronne ne viendrait-elle pas passer une partie de l'automne à Lande-Courte, au bord de la Rance, au fond de la baie de Saint-Malo ? Et non seulement la baronne, mais M. Mauroy, M. Lafressange, et jusqu'au correspondant de la *Morgen Post* de Vienne, qui, jouerait de la plus entière liberté. Ce serait charmant

Et Philémon conclut en lançant ses invitations :

—Nous pourrons faire là de l'excellente musique, il y a un Pleyel parfait à Lande-Courte.

Sur le quai de l'embarcadère on organisait la partie. Ces messieurs chasseraient, il y avait à Lande-Courte un parc très giboyeux. Et M. Jacquemain ne leur refuserait certainement pas un congé. Au besoin ils enverraient des articles de Bretagne.

L'oncle Philémon et Lafressange s'occupaient des bagages de la baronne.

Celle-ci trouva le moyen de se rapprocher de Flavien.

—Je vous reverrai à Paris sitôt votre retour, lui dit-elle du bout des lèvres.

Le jeune homme répondit par un imperceptible signe de tête

—Alors, continua-t-elle, vous me direz peut-être pourquoi vous m'avez demandé des lettres de recommandation, et pourquoi vous ne les avez pas utilisées.

—Oh ! c'est immédiatement que je vais vous en donner la raison. Je n'avais accepté de lettre pour le consul russe, M. Bentoff, que dans le cas où j'aurais eu de la difficulté à déterrer Lafressange. Et en apprenant que des Français se trouvaient à Bridport, j'ai vous le savez, immédiatement mis la main sur lui. Quant à M. Théodore Mindeau, que j'ai rencontré ici également, il m'a reconnu le premier et a prétendu que c'est l'affreux Pigman qui, chez vous, nous avait présentés l'un à l'autre. J'ai protesté avec indignation et énergie et j'ai jugé inutile alors de me servir de votre recommandation auprès de ce monsieur.

—Quel infernal caractère vous avez ! Et que l'on a tort de s'attacher à vous ! Ah ! on se prépare des instants bien agréables !

—Mais pas le moins du monde, baronne. Je ne me crois point le déplorable caractère que vous m'attribuez ! Seulement j'ai mes sympathies que rien ne saurait généralement vaincre, par cette raison

que généralement aussi elles sont justifiées. Ainsi, vous, baronne, je vous adore.

—Trêve de déclarations, ce n'est ni le lieu, ni le moment.

—Je vous adore, répéta Flavien sans se déconcerter, mais je vous adorerais dix fois davantage si je parvenais à vous écheniller des Pigman et des Mindeau.

—Oui, et après ceux-là se seraient d'autres ; vous voudriez faire le vide autour de moi.

Le train allait partir.

Tante Elvira ouvrit ses grands bras et étreignit Mme de Gunka sur son cœur.

Pour la baronne, après s'être dégagée de l'étreinte, elle embrassa tendrement Berthe en lui disant tout bas, à l'oreille :

—Chère mignonne, c'est depuis bien peu de temps que je vous connais, et cependant je ressens pour vous une affection qui m'étonne. Je ne puis vous dire combien je suis heureuse de vous avoir rencontrée dans la vie. Nous nous reverrons je vous le promets, à bientôt, n'est-ce pas ? Je fais des vœux sincères pour votre bonheur.

Le train allait partir.

Mme de Gunka monta dans un wagon de première.

Par la portière elle montra sa jolie tête. Trois sifflets et le convoi s'ébranlait, lentement d'abord, puis accélérant sa vitesse, et longtemps on aperçut le mouchoir agité de la voyageuse qui emportait les sympathies si sérieuses, si réelles, de tous ceux qui l'avaient accompagnée.

C'est Mme de Gunka que nous allons suivre à sa rentrée à Paris.

Une fois seule dans son wagon, son charmant visage avait abandonné le masque qu'elle s'imposait.

Sa physionomie devint dure, cruelle.

En elle revivait la créature qu'elle était réellement, la *femme de Proie*.

Quels projets sinistres roulaient derrière l'arc si pur de ses sourcils froncés ? Quels ténébreux desseins bouillonnaient dans cette tête charmante, si bien créée pour l'amour et qui ne vivait que pour l'intrigue.

Avant peu la suite de ce récit nous l'apprendra.

Seule dans son wagon la baronne ne songeait pas à dormir. Elle pensait ! Et ses yeux, dilatés par une idée fixe, étincelaient d'une avidité âpre.

—Oui, murmura-t-elle, n'étant plus maîtresse de contenir sa pensée qui se faisait jour malgré elle à travers ses lèvres serrées. Oui, certes ! j'en suis sûre ! C'est un trésor ! Tout me le fait croire, et ce Mauroy, que j'exècre, en est convaincu, lui aussi ! Oh ! la partie sera rude, avec lui ! Il a beau m'aimer il veille ! Oui, mais il m'aime ! Et à ceux-là—elle eut un effrayant hochement de tête—je ne porte pas bonheur ! Un trésor !... Une voix secrète me dit que je suis dans le vrai ! Et je pourrais le conquérir pour moi seule ! Car Lafressange n'est pas de force à me le disputer. Et, pour celui-là, je consentirais peut-être à le partager avec lui ! Mais Mindeau ! Il sait tout, tout ce que je sais, il est convaincu comme moi de l'importance de cette *Feuille d'or* ! Ah ! pourquoi me suis-je liée à cet homme ! Car il est convaincu qu'il a des droits sur moi ! Et il est cause, oui, il est cause que je ne dois cacher aucun détail de ma mission, aux autres, à mes maîtres ! Oh ! Quel esclavage ! Que parfois la chaîne est lourde ! Ne serai-je donc jamais la plus forte ? Et libre ! libre ! avec un être à moi, que j'aimerais ! Un être à moi seule !

Au matin, la baronne de Gunka, après avoir brûlé Londres, arrivait à Douvres.

En atteignant Calais, son premier soin fut de se rendre au télégraphe de la gare, ouvert, on le sait pour les voyageurs.

La dépêche qu'elle tendit à l'employé, tracée de sa grosse écriture masculine, contenait ces mots :

“ Gertrude Herten, cloître Saint-Honoré, 12, Paris,

“ Gare Saint-Lazare, quatre heures.

“ Henriette Bernard. ”

—Votre adresse ? demanda l'employé, tandis qu'elle soldait le coût du télégraphe.

—22, rue de Clichy, répliqua sans hésitation la fausse Henriette Bernard.

Le train, un train de marée, partit à toute vitesse.

Au lieu d'attendre la visite de ses bagages en arrivant à la gare Saint-Lazare, Mme de Gunka, au moyen d'une pièce blanche glissée dans la main d'un facteur, donna son bulletin, ses clefs et son adresse à celui-ci. Il se chargeait de fréter un fiacre à galerie et de faire transporter les deux malles à l'hôtel de la rue de Prony.

D'un pas alerte, elle traversa le couloir et se trouva dans la grande salle des Pas-Perdus.

—Voulez-vous un joli bouquet, Madame, fleurissez-vous ! Fleurissez-vous !... J'ai de jolies roses, des résédas tous frais. Voulez-vous que l'on vous porte ces fleurs à domicile... Fleurissez-vous !... Madame ! Étrennez-moi !

C'était Gertrude Herten !

Devant elle, attaché à son cou par une lanière de cuir, son éventaire d'osier, encombré de bottes de fleurs.

La baronne s'était arrêtée, quoi de plus naturel, non sans avoir jeté autour d'elle par précaution un regard circulaire...

La force de l'habitude.

Bien tranquilles, Gertrude et elle, personne ne leur portait attention.

Mme de Gunka se pencha pour sentir les fleurs.

—Voyez, Madame, reprit la marchande, de beaux œillets, du réséda tout frais.

—Le prince est-il à Paris ? demanda la baronne, juste assez haut pour que Gertrude saisit le sens de ses paroles.

—Non. Parti depuis deux jours.

—Où cela ?...

—À la chasse, chez le baron Angerlack.

—Télégraphiez au valet de chambre, Auguste.

—Bien.

—Il faut télégraphier à l'instant : "Henriette nuit très agitée."

—Bien.

—Et signer : "Gertrude."

—Oui, Madame, je ne puis vous les passer à moins de vingt sous la botte.

Un passant s'était approché et, et séduit par la beauté de Mme de Gunka, tournait autour d'elle!

La baronne prit deux bottes de roses, qu'elle paya, en demeurant un laps de temps considérable à chercher de la monnaie dans sa bourse.

—Et avec ça, Madame, fit Gertrude ?

Le passant s'était éloigné.

—Rien. Ne t'occupes que de ma commission.

Mme de Gunka s'éloignait.

—Madame, fit à voix basse la marchande de fleurs d'un ton suppliant.

Mme de Gunka fronça le sourcil.

—Quoi encore !... fit-elle.

—Madame, j'ai reçu une lettre de Gottlieb, il est malade... il me dit que si on le laisse encore longtemps à Spandau, il mourra, c'est sûr.

—Je m'occuperai de lui, je te le promets...

—Oh ! merci, Madame, vous êtes bonne.

Et Gertrude reprit sa promenade à travers la salle des Perdus, commençant à dire à haute voix :

—Fleurissez-vous, messieurs et dames... qui veut de belles roses, de l'héliotrope, de beaux œillets.

Mme de Gunka descendit le perron de la gare.

D'un signe de son ombrelle, elle arrêta un cocher.

—Chez Mertan, le photographe dit-elle, rue de la Poix.

La voiture roula.

Dix minutes plus tard la jeune femme gravissait les quatre étages du photographe.

Le vestibule était vide, mais au coup de timbre, un grand jeune homme à barbe blonde, qui retouchait à l'aquarelle des épreuves de photographies, salua avec empressement, en arrivant au devant de la visiteuse.

—Bonjour, Frantz, lui dit Mme de Gunka en lui tendant la main.

Le jeune peintre rougit de plaisir.

—Dieu que vous êtes belle, baronne ! s'écria-t-il.

D'un geste de ses doigts, elle lui fit signe de se taire.

—Le patron n'est pas là, demanda-t-elle

Frantz secoua la tête.

—Non ! Il est à Enghien, parti de bonne heure... Il n'y a ni patron ni clients. Je suis seul... Mais que lui voulez-vous au patron ?

Rien, c'est à vous que j'en ai mon cher Frantz, rien qu'à vous, et je suis enchantée de vous trouver seul. Ça abrégera les détails... Et comme c'est très pressé.

—Ah ! c'est très pressé.

—Oui, il faut partir pour l'Angleterre aujourd'hui même.

Frantz ne sourcilla point.

Il était sans doute habitué à ces missions extraordinaires.

—Vous allez écrire à l'instant à votre patron, qu'un parent malade... enfin vous arrangerez cela.

—Oui, baronne j'arrangerai. Ne suis-je pas tout à vos ordres ?

—Je le sais !... oui !... je le sais !... Frantz Muller, et on vous en est profondément reconnaissant. Vous avez quelqu'un pour vous remplacer ici ?

—Oui, baronne, j'ai toujours quelqu'un sous la main.

—Tout est donc pour le mieux.

—Et mes instructions ?

—Des plus simples. Vous partez ce soir pour Bridport.

—Un bain de mer à côté de Weymouth.

—Parfaitement. Vous avez pris soin de vous munir d'un petit appareil de photographie très puissant, et vous vous enquérez, une fois arrivé à Bridport, d'un chalet, assez élégant habité par la

famille Chaudenay... retenez ce nom. L'oncle, la tante, deux grotesques, et la nièce, une jolie créature Mlle Berthe de Kermor. Ils ont offert l'hospitalité à notre ami Théodore Mindeau. Or ce cher Théodore a été maladroit, il court de grands dangers en ce moment, car il est fortement serré de près par la police anglaise.

Du regard Frantz Muller interrogeait Mme de Gunka.

—Il a été maladroit, insista Mme de Gunka, et cela peut arriver à tout le monde ; mais vous savez aussi bien que moi, mon cher Frantz, que nous n'avons pas le droit de commettre des impairs.

Frantz Muller écoutait toujours Mme de Gunka, ne comprenant point encore en quoi son appareil photographique pourrait collaborer à la délivrance de Théodore Mindeau.

—Vous êtes trop pressé, mon cher Frantz, lui dit la baronne, en comprenant le langage des yeux de celui-ci,— un peu de patience, Je vous prie. Je continue. Vous irez vous loger dans un hôtel qui est de l'autre côté de la rue, en face du chalet. La rue est excessivement large, le chalet, est en retrait sur un jardin. Malgré cela vous correspondrez avec Théodore au moyen de votre appareil photographique. Il est prévenu. Sitôt qu'il s'apercevra que la surveillance se relâche, il vous prévendra. Il écrira sur une feuille de papier, très gros ; vous photographierez le morceau de papier que vous apercevrez à la fenêtre ; puis avec un appareil grossissant vous aurez la lettre, ou mieux la communication de Théodore Mindeau. Je demande à l'instant même un passeport pour lui à Bentoff. C'est à vous qu'on l'adressera, et sitôt que vous l'aurez reçu, sitôt que Mindeau vous aura averti qu'il croit pouvoir traverser la nuit, le soir, sans être surveillé, il ira vous rejoindre, vous lui remettrez le passeport, et vous reviendrez tous deux à Paris, en ayant bien soin cette fois de montrer, aux yeux de tous, tout votre baluchon photographique. Voilà ce que j'ai trouvé de mieux pour sortir notre ami Théodore d'embarras.

—Mais, c'est superbe, baronne ! c'est génial ! je vous avoue que je ne savais nullement où vous vouliez en venir avec votre appareil de photographie. Il est évident que Mindeau me transmettra tout ce qu'il voudra à travers l'espace, et que le plus curieux n'aura rien à y voir.

—Ainsi c'est entendu.

—Parfaitement entendu et compris.

—Le comte Bentoff aura ma dépêche ce soir. Je l'ai prévu par lettre d'hier, vous trouverez le passeport tout prêt en arrivant ; vous pouvez être de retour à Paris dans trois jours, quatre au plus. Là-dessus, je vous quitte, bon voyage, bonne chance, et au revoir. Sortez à votre honneur de cette mission de confiance, et je ne vous donne pas deux ans avant d'être établi photographe à votre compte dans Wilhemstrasse, à Berlin même.

—Dieu vous écoute, baronne ! Dieu vous écoute, mais cela ne vient pas bien vite.

—Patience !

En prononçant ce dernier mot, Mme de Gunka quitta l'atelier de photographie.

Quelques instants plus tard elle arrivait rue de Prony chez elle, en même temps que ses malles.

Nous allons franchir un espace de quatre jours et transporter le lecteur chez le baron Angerlack qui possède un splendide hôtel dans les hauteurs de la rue Pigalle.

Dix heures du soir, une pluie fine et serrée rendait les rues désertes.

Un grand coupé à huit ressorts, attelé de deux carrossiers russes, remontait, au trot allongé de ces deux superbes bêtes, le pavé glissant de la rue Pigalle.

Il s'arrêta devant la grille de l'hôtel Angerlack, qu'éclairaient deux superbes verrières juchés sur des pilastres.

Le valet de pied demanda : "La porte" d'une voix de stantor, et le coupé roula sans bruit sur le sable de la cour, s'arrêta, après avoir décrit une courbe savante, devant un superbe perron de marbre blanc orné d'une rampe ciselée en acier poli.

Le valet de pied avait sauté en bas du siège et ouvrait la portière, abaissant un marche-pied à nombreux échelons.

Un vieillard de haute taille, mince, correctement serré dans une étroite redingote de drap bleu, descendit de la voiture, négligant l'appui du bras que lui offrait le valet de chambre.

Au haut du perron un homme attendait.

Ce n'était pas le propriétaire de l'hôtel, mais bien l'une de nos anciennes connaissances ; le major Herman Gunther.

—Monseigneur dit-il en allemand, avec un salut des plus respectueux, je vous présente tous mes devoirs.

—Parlez français, Gunther, répliqua d'un ton aigre le vieillard que le major venait d'honorer du titre de "Monseigneur." Parlez français ! Vous savez que ce sont là mes ordres. Il est inutile de rappeler à tout instant notre nationalité aux domestiques qui nous servent, qui nous écoutent et nous espionnent.

Le major s'inclina plus profondément que la première fois.

Le vieillard avait traversé le vestibule et gravissait l'escalier en homme qui connaît les êtres.

Le lustre de l'escalier, les lampadaires du vestibule éclairaient en pleine lumière sa physionomie.

Grand, sec, nerveux, il portait allègrement son âge qui avait dépassé de bien des années la soixantaine.

Quelques mèches blanches autour de son front dégarni. Pas de barbe, une figure, à grandes lignes, avec un profil d'oiseau de proie que complétaient des yeux clairs, brillants, recouverts de paupières mates et dures, comme celles des rapaces.

—Le révérend Phleeg est-il arrivé, demanda-t-il au major.

Oui, Monseigneur.

—Et notre voyageur en Angleterre ? fit-il à mi-voix.

—Monseigneur, répliqua le major Gunther, il doit être rentré à Paris, il y a une heure.

—Vous en êtes certain ?

—Oui, Monseigneur, à moins que le train n'ait déraillé, j'ai reçu une dépêche chiffrée de Boulogne.

—A merveille.

Et le prince continuant son mouvement ascensionnel, se trouva sur le large palier en marbre blanc du premier étage.

Le major le précédait, lui ouvrant les doubles portes.

Après avoir traversé une enfilade de pièces richement meublées, le prince et son guide se trouvèrent dans un petit salon, meublé simplement d'une table recouverte d'un tapis vert, de divers cartables ; chacun d'eux était muni d'encriers et de plumes.

Trois hommes étaient déjà réunis dans ce salon.

L'un d'eux, à sa longue redingote austère, à son col blanc, à sa large cravate de batiste, révélait son emploi de pasteur.

Le révérend Phleeg avait une figure tourmentée, envahie par la couperose, une chevelure grise ébouriffée d'une façon grotesque autour d'un d'un crâne dénudé, un nez et des traits de marron sculpté.

Lui aussi s'inclina profondément, en donnant toutes les marques de l'humilité la plus servile.

Nous nommerons et tracerons d'un trait la silhouette des deux autres.

L'un d'eux, jeune, élégant, d'une tournure militaire un peu roide, est le colonel comte Otto Henckel.

Très répandu dans le monde parisien, il a adopté la nationalité danoise, et comme le colonel comte est bien de sa personne, aimable, gracieux, très riche, personne ne songe à la lui contester.

À l'aspect de celui que le major Herman Gunther a appelé Monseigneur, le comte Otto a brusquement rapproché les talons sur la

même ligne, a salué d'un geste sec de la tête, cette tête demeurant inclinée, un laps de temps appréciable sur la poitrine.

—Bonjour, mon cher colonel, a dit le prince en avançant une main cordiale, marque de politesse et d'estime qu'il n'a pas eue pour le major Gunther.

Enfin, roulant sur ses jambes courtes, nous apercevons, dans le fond de la salle, et se mettant difficilement en mouvement une masse absolument ronde, surmontée d'une tête moustachue, et encadrée de longs favoris roulés, plus sel que poivre. Des lunettes d'or protègent de petits yeux bridés, allongés, proéminents ; un nez crochu confirme à cette physionomie grotesque, son caractère israélite.

C'est le baron Gorff, bien connu de la Banque et à la Bourse.

Il n'a pas pu s'incliner, la panne de son ventre le lui interdisant absolument, mais il a remplacé le salut, qui lui est défendu par de petites genuflexions des plus amusantes.

Le baron Gorff plonge, ses mouvements rappelant ceux d'une dame-jeanne, ou mieux d'une outre d'huile sur un flot agité.

—Bonjour Gorff, bonjour, mon cher, fait le prince, très bien, remettez-vous.

Et Monseigneur salue le banquier en élevant deux doigts.

Le baron Gorff se frotte fébrilement les mains et continue ses petits plongcons, sans parvenir à les arrêter.

Enfin, Monseigneur s'assied sur une causeuse que lui a avancée le révérend Phleeg, et le banquier s'en va rouler sur un divan où il parvient à retrouver son immobilité.

Après quelques paroles banales le prince se lève et va prendre place dans un fauteuil.

—Quels sont les valets dans l'antichambre, demande-t-il ?

—Karl et Daniel.

—Bien, fait l'Altesse en baissant la tête, vous leur avez donné l'ordre de ne laisser entrer personne ?

—Oui, Monseigneur, répliqua le major Gunther.

Le prince désigne le siège de droite au colonel Otto Henckel, celui de gauche au major Herman Gunther.

Le baron Gorff, le pasteur Phleeg, se placent d'eux-mêmes à la suite.

Deux places restent vides.

—Messieurs, dit le prince à demi-voix, la séance est ouverte !

Après un instant de silence, il reprend la parole.

(A suivre.)

## BANQUE VILLE-MARIE

### Assemblée annuelle des actionnaires, tenue au bureau chef de cette banque, à Montréal

L'assemblée annuelle des actionnaires de la Banque Ville-Marie a eu lieu mardi le 16 juin, au bureau principal de la Banque en cette ville.

M. W. Weir est appelé au fauteuil et M. F. Lemieux, comptable en chef est prié d'agir comme secrétaire.

Le rapport suivant a été présenté à l'assemblée par messieurs les directeurs :

Messieurs,

Les directeurs ont l'honneur de présenter le rapport suivant, montrant le résultat des opérations de l'année finissant le 1 mai 1896 :

Profits nets, après déduction des intérêts sur dépôts, dépenses d'administration et montant retranché pour dettes mauvaises..... \$29,993.16  
Balance au crédit de profits et perte, mai 31, 1895 1,551.61

Faisant un total de..... \$31,544.77

Approprié comme suit :

Dividende 3 p.c. 1er décembre 1895..... \$11,388.60  
Dividende 3 p.c. 1er juin 1896..... 11,388.60  
Affecté aux dépenses d'établissement de nouvelles succursales..... 1,500.00  
Balance restant au compte de profits et pertes..... 1,150.57  
-----  
\$31,544.77

L'état qui vous sera soumis par le comptable vous exposera la position de la banque pour l'exercice finissant le 31 mai 1896.

Durant l'année, cette banque a ouvert à Papineauville et rue St-Laurent, Montréal, deux nouvelles succursales qui promettent de bons résultats.

Comme d'habitude, les succursales ont été inspectées de temps à autre et les directeurs désirent témoigner de la manière intelligente et fidèle dont les gérants et autres officiers ont continué de s'acquitter de leurs devoirs respectifs.

Le tout respectueusement soumis.

W. WEIR,  
Président.

Montréal, 16 juin 1896.

### ÉTAT GÉNÉRAL - ACTIF

Espèces.....	\$21,310.73	
Billets de la Puissance.....	50,712.75	
Dépôt au gouvernement de la puissance pour garantir la circulation.....	20,000.00	
Billets et chèques sur autres banques.....	93,992.08	
Du par banques en Canada.....	2,798.79	
Du par banques en pays étrangers.....	9,066.15	
Du par banques dans le Royaume-Uni.....	1,816.40	
Prêts à demande sur actions et debentures.....	75,306.60	
Prêts à des corporations municipales.....	25,395.15	
Immédiatement réalisable.....	300,634.65	
Billets escomptés courants.....	1,011,258.50	
Billets dus et non spécialement garantis.....	59,263.70	1,100,522.20
Propriétés immobilières.....	33,428.07	
Édifices des succursales.....	25,218.12	
Hypothèques sur propriétés vendues par la banque et autres.....	26,501.16	
Amenagements, coffre-fort, etc.....	15,626.18	
Autres créances comprenant les actions possédées par la banque.....	292,150.61	
	392,882.71	
	\$1,793,839.59	

### PASSIF

Actionnaires:—	
Capital payé.....	\$179,620.00
Fonds de réserve.....	10,000.00
Profits et pertes.....	4,180.57
Dividende payable au 1er juin 1896.....	11,388.60
	\$205,189.17
Billets en circulation.....	\$271,637.00
Dépôts ne portant pas intérêt.....	163,319.08
Dépôts portant intérêt.....	\$43,911.17
Dépôt au Gov't. Fédéral.....	6,360.98
Autres dettes.....	422.20
	\$1,280,650.12
	\$1,793,839.59

F. LEMIEUX,  
Comptable.

Montréal, 31 mai 1896.

En proposant l'adoption de ce rapport, le président fait remarquer que les profits nets de la Banque ne sont pas tout à fait égaux à ceux de l'année dernière. Ceci est dû en grande partie, dit-il, au fait que les directeurs ont décidé de limiter leurs escomptes à une catégorie plus élevée d'effets commerciaux qui donnent un taux d'intérêt plus bas ; et c'est dû aussi à la nécessité de tenir plus que la réserve ordinaire d'argent en caisse

pendant plusieurs mois après la suspension des affaires de la Banque du Peuple. On verra, cependant, par les dépôts de la Banque et sa circulation, que les affaires n'ont été aucunement gâchées par cet événement.

Le président dit que, comme il l'a expliqué dans ses remarques, l'année dernière, il a fallu suivre l'exemple des autres banques et ouvrir deux succursales, cette année, tel que l'indique le rapport des directeurs. Ces succursales n'étant pas encore suffisamment rémunératrices, les directeurs ont porté les dépenses de leur établissement au compte des profits et pertes, au lieu de les porter à celui des frais d'organisation.

Parlant de la condition du commerce, le président dit : les affaires, en général, n'ont pas été aussi prospères qu'on s'y attendait, et cela est dû en partie à la condition troublée du commerce des États-Unis, de même qu'au bas prix des grains, du bétail et du fromage sur les marchés anglais. Dans cette province, la récolte considérable du foin et le haut prix auquel ce produit s'est vendu ont apporté de grands bénéfices aux agriculteurs, et par suite au commerce en général. Ce commerce, cependant, se trouve encore entre les mains d'hommes inutilement pourvus de capitaux et d'aptitudes pour les affaires ; ce fait est regrettable, parce qu'il est une source d'anxiétés et de pertes pour les cultivateurs aussi bien que pour les banques. Une amélioration sous ce rapport est tout à fait désirable et peut s'obtenir facilement par une entente et l'action commune des banques.

On ne peut guère prévoir quel sera l'état du commerce cette année. L'élection présidentielle aux États-Unis et les élections générales dans notre pays sont des éléments de perturbation de la situation commerciale.

La forte invasion de l'argent et des billets américains, bien qu'elle soit encore d'une importance secondaire, est une question qui demande une action prompte afin d'empêcher le retour du malaise produit par l'argent en Canada de 1862 à 1870, et il faut espérer que le monde des affaires secondera l'initiative que pourra prendre la section des banquiers du Board of Trade en cette matière.

Après les remerciements d'usage l'assemblée procède à l'élection des directeurs et les messieurs dont les noms suivent ont été élus à l'unanimité :

W. Weir, E. Lichtenheim, A. C. S. Wurtèle, F. W. Smith et Godfrey Weir.

L'assemblée s'ajourne. A une assemblée subséquente des directeurs, MM. W. Weir et E. Lichtenheim ont été élus unanimement président et vice-président respectivement.

## La Vigueur des Cheveux d'AYER



Rend aux cheveux leur couleur naturelle, et les empêche aussi de tomber. Mrs. H. W. Fenwick, de Digby, N. S., dit :

"Il y a un peu plus de deux ans, mes cheveux commencent à grisonner et à tomber. Après avoir employé une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer mes cheveux reprirent leur couleur primitive et cessèrent de tomber. Ça et là une application a depuis conservé ma chevelure en bonne condition."

—Mrs. H. F. FENWICK, Digby, N. S.

## Croissance des Cheveux

"Il y a huit ans, j'ai eu la variole et ai perdu tous mes cheveux qui auparavant étaient très abondants. J'ai essayé une quantité de préparations, mais sans aucun résultat avantageux; c'est alors que j'ai commencé à craindre que je resterais tout à fait chauve. Il y a six mois environ, mon mari a apporté à la maison une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer et j'en fis usage immédiatement. En peu de temps de nouveaux cheveux commencèrent à paraître et tout me fait supposer maintenant une pousse rapide de cheveux comme ils étaient avant ma maladie." — Mrs. A. WEBER, Polymnia St., New Orleans, La.

## La Vigueur DES CHEVEUX d'AYER

Préparée par le Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., U. S. A.

Les Pilules d'Ayer guérissent les Migraines.

## VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA

Tonique puissant pour guérir : Anémie, Chlorose, Phthisie, . . . Epuisement Nerveux

Aliment indispensable dans les Croissances Difficiles, LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.

Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

50 ANS EN USAGE !

## DONNEZ SIROP AUX ENFANTS DU D<sup>r</sup> CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

**MAUX DE TÊTE, INDIGESTION, ETourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.**

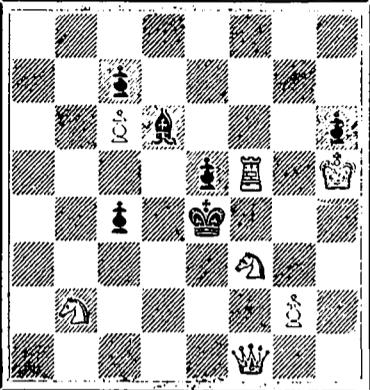
oct. 18-94

## ECHecs

PROBLÈME No 67.

Par J. T. ANDREWS

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 65

BLANCS	NOIRS
1 — D à T	1 — R prend T
2 — R 2 F	2 — R joue
3 — D fait échec et mat	

Ont trouvé les solutions du Problème No 67.

Nondum, Massicotte (Montréal); Sphinx (Ottawa).

### LOGIQUE ENFANTINE

Un enfant s'était levé fort tard. Son père le gronde et ajoute à la mercuriale ce petit apologue :

— Un homme diligent qui s'était levé fort matin trouva sur son chemin une bourse pleine d'or...

— Oh! papa, interrompt vivement l'enfant : celui qui l'avait perdue s'était levé encore plus matin que lui.

\* \*

Le petit Pierre aperçoit une enseigne sur laquelle il lit :

### PENSION POUR CHEVAUX

— Dis-donc, maman, les chevaux vont donc à la pension pour apprendre ?

— Sans doute.

L'enfant rêve :

— Ah! c'est pour ça que les chevaux ne sont pas des ânes.

### EN VILLÉGIATURE



Il n'est rien d'aussi salubre pour les enfants comme un mois ou deux passés à la campagne en été, nous pouvons ajouter qu'il n'est pas de places comme Cartierville et St-Laurent pour y faire de la villégiature. MM. Beauchamp et Déry, agents d'immeubles, 505 rue Craig, coin de la rue St-Laurent, ont à vendre de ce côté des terrains des plus propices.

Chez le coiffeur.

Un lycéen, qui vient de se faire couper les cheveux, demande timidement au figaro :

— Croyez-vous que j'aurai une belle barbe ?

— ???

— Mon père en avait une très belle.

Et le coiffeur, quelque peu embarrassé :

— Je crois plutôt que vous tiendrez de Mme votre mère.

\* \*

Poilras élève son fils dans le mépris des conventions sociales.

L'enfant lui demande dernièrement :

— Papa, le suicide est-il un crime ?

Poilras répond d'un ton absolu :

— Non, mon enfant.

Puis, après réflexion :

— Cependant, il ne faudrait pas en faire une habitude !

\* \*

La belle-mère de Verplumot se déclare malade, se couche et envoie sa fille chercher le médecin :

— Diable! fait ce dernier, le pouls est précipité et surtout la langue mauvaise... oh! très mauvaise...

— S'il n'y a que ça, glisse Verplumot, dans l'oreille du docteur, tenez-la pour bien portante!!

### AVIS AUX TOURISTES



La grande préoccupation des étrangers qui viennent à Montréal l'été, c'est de se faire habiller en vrais gentlemen. Ils n'ont qu'à se rendre chez M. A. Duhamel, 1680 rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis.

### ENTRE BONN PETITS CAMARADES DE LA LITTÉRATURE COURANTE

Jacques S... — Vous savez, Z... fait jouer demain soir une pièce nouvelle au Théâtre-Français, et il m'a envoyé un billet.

Edmond M... — Un billet d'enterrement, alors ?

\* \*

Il n'y a plus en France que de très petits hommes en tout genre.

C'est ce qu'explique très bien ce distique sur un écrivain du jour s'adressant à un journaliste, marchand de prose :

— Mon éloge est-il fait ? — Oui. — Fort bien. [Lisez vite.]

Deux vers ! Que louez-vous ? — Monsieur, [votre mérite.]

\* \*

Bizarre, ceci : Lorsque les personnes pieuses ont un parent qui est au plus bas, elles invoquent le Très Haut.

\* \*

Comment se fait-il qu'il y ait des prix de vertu, puisqu'on dit toujours que la vertu n'a pas de prix ?

\* \*

Ce qui doit mourir le plus vite, dans le corps humain, ce sont les ongles, ils sont toujours à l'extrémité.

## FATHER KOENIG'S NERVE TONIC



### L'Ouïe Rendu.

ZÜRICH, KAS., Sept. 15, 1894.

J'ai donné le Tonic Nerveux du Père Koenig à un garçon de 9 ans, qui avait perdu l'ouïe à la suite de scarlatine. Après en avoir pris 3 bouteilles, il était capable d'entendre et de parler, et malgré que les médecins eussent dit, qu'il n'entendrait jamais — il est parfaitement bien maintenant.

Plusieurs autres personnes, ayant souffert de faiblesse des femmes d'autres maladies résultant de cette cause, prirent le Tonic Nerveux du Père Koenig d'après mes conseils et furent guéries.

Dans mes voyages dans l'est du Kansas, comme missionnaire, les gens qui me demandaient mon avis, je leur recommandais le Tonic Nerveux du Père Koenig et il avait les effets désirés.

REV. J. B. VORNHOLT.

PRESPORT, ILL., Oct. 26, 1890.

Nous avons fait usage de 12 bouteilles de Tonic Nerveux du Père Koenig pour les nerfs et avons obtenu les effets désirés dans chaque cas.

LES SŒURS DOMINICAINES

## GRATIS

Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades l'avaient recouvert cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

## TEABERRY FOR THE HARMLESS TEETH

CLEANSING ZOPESA-CHEMICAL CO. TORONTO 25C.

30 novembre 94

# "Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

## LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTREAL.

Le mieux renseigné sur les brillantes questions politiques du jour.

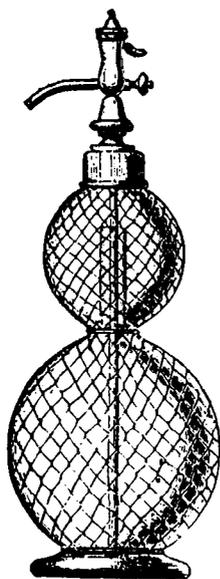
"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

### Un Medium d'Annonce hors ligne

NOUVELLE ADRESSE

## NO 75 RUE ST-JACQUES

Entre "La Presse" et "La Patrie"



“Seltzo”

Appareil le plus pratique pour  
FAIRE SOI-MEME  
à bon marché

L'EAU DE  
SELTZ

(SODA WATER)

indispensable dans  
toutes les familles.

Prix du No 1, contenant 3 bouteilles :  
\$4.00

Prix du No 2, contenant 5 bouteilles :  
\$5.50

ROYER & ROUGIER FRERES

Importateurs de Produits Français

55 Rue St-Sulpice

MONTREAL

AVIS AUX FUMEURS.

LE TABAC A FUMER (MIXTURE)

Crème de la Crème

est un délicieux mélange de Périquo Louisianais de la paroisse de St-Jacques, de véritable tabac importé en palottes extra brillantes et finement hachées, de tabac de couleur extra haché en longs filaments, et de diverses autres marques de tabacs de la Havano choisis avec soin.

J. M. FORTIER, Fabricant,  
MONTREAL.

“A titre d'essai un paquet de 2 onces sera expédié par la poste, franc de port, à quiconque nous fera tenir la somme de 25 cts.”

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE  
L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Les timbres postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITE

Poirier, Bessette & Cie,

No 516 Rue Craig

MONTREAL

CES PAUVRES IVROGNES



Voilà un homme qui, grâce à sa fortune, pourrait occuper dans le monde une brillante position mais c'est un ivrogne. Et dire qu'il pourrait si facilement se guérir de sa funeste passion en allant se faire traiter à l'Hospice Auclair. Demander M. J. H. CHASLES ou s'adresser à M. le Dr SYLVESTRE, 1428 rue St-Denis.

Un écho de l'un des derniers ministères :

Lors d'une récente crise gouvernementale, une des voyantes, dont j'ai parlé plus haut, ayant interviewé l'esprit de Lamartine, entendit ce qui suit :

*Ainsi, toujours chassés par la Chambre ou [le sage] Sénat, et par un vote exilés sans retour, Ne pourront-ils jamais résister à l'usage, Gouverner plus d'un jour ?*

*Quoi, dans le lac ! Avril achève sa carrière A peine, et, sur les bancs où nous aimions le [voir], Regarde... ce cabinet extraordinaire Ne viendra plus s'asseoir.*

*Or, hier, les accents d'une douleur amère De mon cœur attristé frappèrent les échos, Et la voix de Bourgeois, aigle du ministère, Laissa tomber ces mots :*

*O temps, suspends ton vol ! et vous, heures Suspendez votre cours ! [propitices, Laissez-nous savourer les rapides délices. Des plus beaux de nos jours.*

*Hé quoi, quitter le portefeuille de nos rêves ? Quoi ! qu'ils pour jamais ? Quoi ! tout en- [tiers perdus ?] O temps, il est donc vrai que tu nous les Pour ne les rendre plus ? [enlèves*

*Que le peuple gémissé, ou du moins qu'il [souponne !] Il nous eût semblé doux qu'on nous eût ré- [clamés. C'est de l'ingratitude, au lieu d'air, qu'on [respire... Tous disent : “ Dégommés ! ” WILLY.*

Extrait du rapport d'un vieux savant qui a pâli pendant des années sur l'étude de la race chevaline :

“ Remarque curieuse : le cheval doit adorer l'odeur du tabac... Offrez, en effet un cigare à votre cocher, son cheval ira beaucoup plus vite.”

NOUVELLE ÉDITION DU

JEU DE POKER !

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

Franc de port.

Le “Samedi,” 516 rue Craig  
MONTREAL

Si les Cosaques sont un peuple mal éclairé, cela vient peut-être de ce qu'ils mangent la chandelle.

\*\*

Calino est décidément incorrigible. Comme il se plaignait hier d'être très gêné d'argent, quelqu'un lui dit :

—Mais vous avez des valeurs, vendez-les ?

—Impossible, je dois les remettre à papa.

—Pourquoi donc ?

—Il y a sur toutes : “ Remboursables au pair !... ”

\*\*

Jamais autant qu'à l'époque où nous sommes on n'aura traité les médecins d'hommes qui tuent les autres. — D'où cette épigramme d'un jeune décadent qui cherche à copier Martial :

Calypso plaignait son destin  
De ce qu'elle était immortelle.  
Eh ! mais que ne se mettait-elle  
Entre les mains d'un médecin !

\*\*

Au bureau de poste :  
—Pas de lettres au nom de Georgette D... ?  
—Non, mademoiselle ; mais veuillez repasser demain, je vous en écrirai une.

\*\*

A la correctionnelle :  
—Prévenu, votre état ?  
—Un peu fiévreux, mon président, j'ai pas dormi ; j'vous remercie tout de même.

\*\*

A l'école de hameau :  
—Que fait le cheval ?  
—Il hennit, M'sieur.  
—Bien, et le chat-huant ?  
—Il chshute, M'sieur.

\*\*

Les gens malades souffrent et les vignes se soufrement !...

\*\*

On nous signale, entre autres professions bizarres, celle de “ fabricant de sonnettes en velours pour chambres de malades.”

LA MODE NOUVELLE



Puisque le bloomer devient à la mode, les femmes devraient bien se faire habiller de façon à n'être pas ridicules comme celle dont nous donnons ici le portrait. Qu'elles aillent donc chez un bon tailleur. Le Broadway Tailoring House, 240 rue St-Laurent, fait une spécialité des costumes de dames.

REGISTERED  
TRADE  
MARK



Confitures  
Gelées  
Marmelades

Garanties  
Fruits et  
Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE  
MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser  
les Dentiers sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les modèles les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnées de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

A PROPOS DE MEUBLES



On pourrait croire que c'est au gamin que le bonhomme en veut, et cependant il ne s'en prend qu'à lui-même d'avoir acheté récemment des meubles ailleurs que chez MM. T. E. & A. MARTIN, 1924 rue Notre-Dame.

Un Excellent Journal "

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand,

THE REVIEW

de Chicago, La Vérité s'exprime comme suit : “ Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal, The Review, dont l'éditeur est M. Arthur Prüss. Adresse, 145 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année.”

—De la Vérité, Québec, 31 août 1895.

POIRIER, BESSETTE & CIE

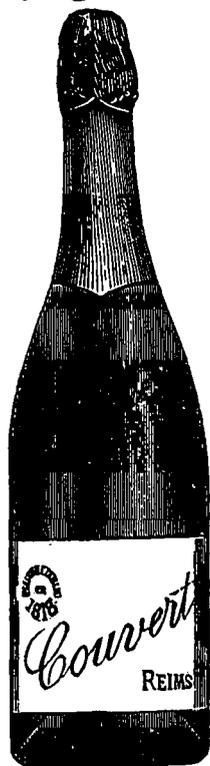
IMPRIMEURS

Commandes promptement  
exécutées, caractères  
de luxe.

516 Rue Craig, Montréal.

# Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

**LAPORTE, MARTIN & CIE**  
Montréal, seuls agents

## There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

- THEY -  
**CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.**

DRUGGISTS SELL THEM.  
... And That's All There is to say ...

30 mai 97

## Liquidation de Faillites

Argent à Preter  
Achats d'Obligations Municipales

### M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et Fidei commissaires

Chambres 41 & 42 Batisse des Chars Urbains  
MONTREAL

### R. WILSON SMITH Courtier-Financier

Débitures de Gouvernement, Municipales et de Chemins de Fer achetées et vendues.

Placements d'Argent

sur sécurités de première classe toujours en mains.

No 1724 Rue Notre-Dame  
MONTREAL



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Jan 96

Fumez les Cigares de choix ..

**Creme de la Creme - 10c**  
**La Fayette - - - - 5c**

EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX DEBITS DE TABAC.

## Casse-tête Chinois du "Samedi"

SOLUTION DU PROBLÈME No 32



Ont trouvé la solution juste: MM. Emile Brosseau, Thomas Crevier, Alex Raymond, P O Richard, K Smith, Mlle Elmine Benoit (Montréal); Mde P B, Mde C O S (Ottawa, Ont); Mlle Alice Jacques (Québec); Mlle Thérèse Fortier (Sto Scholastique, Qué); Mde G Haynes (St Sauveur de Québec); D L de Laplante (St Timothé, Qué); Pierre Bessette (Central Falls, R I); Thomas Hebert (Lawrence, Mass); Mlle Aurèle Piché, P N Bernard, Pas de nom (Lowell, Mass); C Biron (Manchester); J Sanscartier (Mount Carmel, Pa); Pierre Lajoie (New York); Paul Larue (West Branch, N Y).

Solution du No 31 arrivée en retard: Mlle Agnès Proulx, 71 Osgoode (Ottawa, Ont).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de M. Thomas Crevier, 966 Berri (Montréal); Mlle Thérèse Fortin (Sto Scholastique, Qué); J Sanscartier (Mount Carmel, Pa); Pierre Lajoie, 119 West 23th, New-York, N Y); Paul Larue (West Branch, N Y).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

# LA Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

## PROCHAIN TIRAGE

15 Juillet '96

**BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS**

DISTRIBUTION } DU 1 JUILLET	Le Numéro 7,309 a gagné le prix de \$1,000.
	do 91,335 do 400.
	do 40,708 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.



COR. CRAIG & BEAUDRY STREETS

BAIN RUSSE

" TURC

" PRIVÉ

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.  
Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

32 ANNÉES D'EXPÉRIENCE

**ARMAND DOIN**

Chapelier de 1ère classe

No 1584

Rue Notre - Dame, Montreal  
(Vis-à-vis le Palais de Justice)

CASQUETTES et CHAPEAUX de SOIE  
SUR COMMANDE

Réparages faits avec soin et à des  
prix modérés.

**Modes Fashionables ...**

CHAPEAUX, MANTEAUX  
FOURRURES en tous genres  
ROBES, COLLETS, Etc.

Le tout fait sur commande — Réparations Soignées

**LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉLÉGANCE ET DU BON GOUT**

.. **C**e sont les Salons de ...

**M<sup>me</sup> LS A. HOUDE, Jr.**

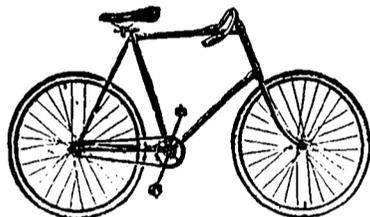
No 1588 Rue Ste-Catherine, Montreal

LA MAISON HOUDE EST LA SEULE DE CE GENRE AU CANADA.

**BICYCLISTES!**

VOUS AIMEZ A ...  
**ACHETER ET MONTER**

SUR LE ...  
Meilleur et le meilleur Marché.



AUSSI TOUTES SORTES DE

VOITURES, CHARRETTES, EXPRESS, WAGONS,  
ET TOUTES SORTES DE

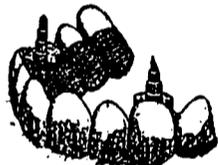
Voitures d'Été,

ALLEZ CHEZ ...

**R. J. LATIMER**

592 rue St-Paul, Montreal.

**100 en Magasin pour le Choix.**



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine  
posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés  
les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité  
et par Anesthésie locale, chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste**

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.

Tél. Bell 2818

20 Rue St-Laurent

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 34**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Decoupez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par  
s juxtaposition: UNE CÉLÈBRE ACTRICE DANS UNE DES POSES THÉÂTRALES QU'ELLE AFFEC-  
TIONNAIT LE PLUS.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal  
le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions  
tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard  
le jeudi 16 juillet, à midi, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magni-  
fique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

Tél. Bell 8025 Tél. des March. 550

**LA MERVEILLEUSE**

(PATENTÉE)

**NOUVELLE CULLER ...**

Pour tourner les gâteaux et les galettes.  
Indispensables dans les familles. ....

ASSORTIMENT COMPLET DE

Ferronnerie, Quincaillerie, etc.

**The Edw. CAVANAGH CO.,**

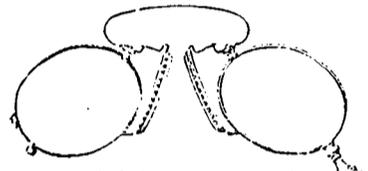
2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs

MONTREAL

**A. MONGEAU**

NO 42 RUE ST-LAURENT  
(Entre les Rues Craig et Vitré.)



Examen gratis de la vue par un opti-  
cion spécialiste.

**GOMME du Dr Adam**

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

—LA—

**Société Nationale de Sculpture**

(A RESPONSABILITÉ LIMITÉE)

Incorporée par Lettres Patentes le 18 Juin 1895

**FONDS CAPITAL - - \$50,000**

*Distribution tous les Mercredis*

VALEUR DES OBJETS D'ART		LOTS APPROXIMATIFS	
Un lot	\$1,500	\$1,500	100 lots du 1er gros lot \$1 \$100
" "	500	500	" " " 1 100
" "	250	250	100 " 2m " 1 100
" "	100	100	100 " 3m " 1 100
2 "	50	100	100 " 4m " 1 100
6 "	25	150	999 " " 1 999
10 "	10	100	999 " " 1 999
30 "	5	150	
100 "	2	200	
200 "	1	300	
		\$3,350	Montant Total \$5,748

**Prix du Billet, - 10 cents**

11 BILLETS, \$1.00.

100 BILLETS, \$8.00

**La Société Nationale de Sculpture,**

J. ED. CLEMENT, - - - - Secrétaire-Gérant.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.